

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

N° 59

FACULTÉ DE MÉDECINE

LES GONCOURT ET LA MÉDECINE

THÈSE

Présentée et publiquement soutenue devant la Faculté de Médecine de Montpellier

Le 26 Mai 1910

PAR

PAUL DUPLÉSSIS DE POUZILHAC

Né à Narbonne (Aude), le 27 août 1882

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

Examineurs de la Thèse	{	GRASSET, Professeur, <i>Président.</i>	{	<i>Assesseurs.</i>
		GRANEL, professeur.		
		VIRES, Agrégé		
		SOUBEYRAN, Agrégé.		

MONTPELLIER

IMPRIMERIE GUSTAVE FIRMIN, MONTANE ET SICARDI

Rue Ferdinand Fabre et Quai du Verdanson

1910

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

N° 59

FACULTÉ DE MÉDECINE

LES GONCOURT ET LA MÉDECINE

THÈSE

Présentée et publiquement soutenue devant la Faculté de Médecine de Montpellier

Le 26 Mai 1910

PAR

PAUL DUPLESSIS DE POUZILHAC

Né à Narbonne (Aude), le 27 août 1882

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE



Examineurs
de la Thèse

GRASSET, Professeur, <i>Président.</i>	} <i>Assesseurs.</i>
GRANEL, professeur.	
VIRES, Agrégé.	
SOUBEYRAN, Agrégé.	

MONTPELLIER

IMPRIMERIE GUSTAVE FIRMIN, MONTANE ET SICARDI

Rue Ferdinand Fabre et Quai du Verdanson

1910

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

Administration

MM. MAIRET (*).	DOYEN
SARDA.	ASSESSEUR
IZARD.	SECRÉTAIRE

Professeurs

Clinique médicale	MM. GRASSET (*).
	Chargé de l'enseignement de pathol. et thérap. génér.
Clinique chirurgicale	TÉDENAT (*).
Thérapeutique et matière médicale	HAMELIN (*).
Clinique médicale	CARRIEU.
Clinique des maladies mentales et nerv.	MAIRET (*).
Physique médicale	IMBERT.
Botanique et hist. nat. méd.	GRANEL.
Clinique chirurgicale	FORGUE (*).
Clinique ophtalmologique	TRUC (*).
Chimie médicale	VILLE.
Physiologie	HEDON.
Histologie	VIALLETON.
Pathologie interne	DUCAMP.
Anatomie	GILIS (*).
Clinique chirurgicale infantile et orthop.	ESTOR.
Microbiologie	RODET.
Médecine légale et toxicologie	SARDA.
Clinique des maladies des enfants	BAUMEL.
Anatomie pathologique	BOSC.
Hygiène	BERTIN-SANS (H.).
Pathologie et thérapeutique générales	RAUZIER.
	Chargé de l'enseignement de la clinique médicale.
Clinique obstétricale	VALLOIS.

Professeurs adjoints: MM. DE ROUVILLE, PUECH, MOURET

Doyen honoraire: M. VIALLETON

Professeurs honoraires: MM. E. BERTIN-SANS (*), GRYNFELTT
M. H. GOT, *Secrétaire honoraire*

Chargés de Cours complémentaires

Clinique ann. des mal. syphil. et cutanées	MM. VEDEL, agrégé.
Clinique annexe des mal. des vieillards.	VIRES, agrégé.
Pathologie externe	LAPEYRE, agr. lib.
Clinique gynécologique	DE ROUVILLE, prof. adj.
Accouchements	PUECH, Prof. adj.
Clinique des maladies des voies urinaires	JEANBRAU, agr.
Clinique d'oto-rhino-laryngologie	MOURET, Prof. adj.
Médecine opératoire	SOUBEYRAN, agrégé.

Agrégés en exercice

MM. GALAVIELLE	MM. SOUBEYRAN	MM. LEENHARDT
VIRES	GUERIN	GAUSSEL
VEDEL	GAGNIERE	RICHE
JEANBRAU	GRYNFELTT Ed.	CABANNES
POUOL	LAGRIFFOUL.	DERRIEN

Examineurs de la Thèse

MM. GRASSET, président.	VIRES, agrégé.
GRANEL, professeur.	SOUBEYRAN, agrégé.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leur auteur; qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation

A MES PARENTS

*Ma MÈRE attentionnée et bonne. Mon PÈRE dévoué.
Mon frère HENRY, si affectueux.*



A MES MAITRES

ET SPÉCIALEMENT A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

Le Professeur Grasset

Associé national de l'Académie de Médecine.



AU CHARMANT ET DISTINGUÉ CHIRURGIEN

Le Professeur Soubeyran, notre Ami

A MM. LES PROFESSEURS GRANEL ET VIRES

Avec qui nous eûmes des relations
très cordiales.



A MONSIEUR IZARD, l'aimable Secrétaire de l'Université.



A MA MARRAINE LA VICOMTESSE DE SAINTEGÈME



Aux chers artistes LAUGÉ, FRATICELLI, PAGÈS et SAPPEY,
qui illustrèrent mes premiers essais littéraires.



A TOUS MES PARENTS & NOMBREUX AMIS

qu'il faudrait une page entière pour citer

ET SPÉCIALEMENT

Aux Rédacteurs de *l'Écho des Étudiants* et aux Membres
de la *Presse Montpelliéraine*.



PAUL DUPLESSIS DE POUZILHAC

AU FIL DES PENSÉES

Il est fini ce rêve heureux d'amour.

LA TOSCA (III^e acte).

DANS les jardins de l'hôpital, à l'heure calme où les cornettes blanches, tressaillant sous la caresse des brises du soir, vont à la prière, je suis venu...

Et parmi les exhalaisons des fleurs nouvellement écloses, j'ai laissé longtemps errer mon âme.

Les fenêtres grand'ouvertes d'une salle laissaient échapper comme une haleine tiédie de fièvre, et parfois de longues plaintes, psalmodies bizarres, montaient.

Soudain, une voix étrange épela au loin ce thème merveilleux de la Tosca :

Il est fini ce rêve heureux d'amour...

Frissonnant d'émotion, je revis une à une les sensations vives qui marquèrent de leur empreinte ma vie d'études médicales...

Les premières opérations, où le sang giclait, semant sur les blouses immaculées des pétales rouges, le bruit des marteaux trépanant lugubrement les os, le grincement des curettes sur la chair vive, les senteurs écœurantes du pus bleu...

J'ai revu la salle de dissection, les cadavres nus sur les tables de marbre aux reflets neigeux, la petite vieille que je disséquais et qui avait l'air de rire... ; je retrouvais au creux de la main ces vers, que me glissa, dans le service du professeur Mairet, une folle échevelée :

*Passant, holà !
J'aimais, et c'est pour lui qu'on m'enferma ;
Mon cœur était coquet, j'étais coquette,
Tire la lirette.
Haïa ! Haïa ! Pauvre violette
Qui germa.*

Puis le défilé gracieux de jeunes filles, glissant le long des couloirs de la Maternité ; les premières anesthésies ; le premier phlegmon ouvert d'une main tremblante ; le cas de variole noire où l'interne, avec ce souverain mépris du danger qui fait naître l'espérance, s'asseyait au bord du lit de la jeune femme dont l'agonie commençait.

J'ai revu l'Internat de Nice où, les soirs de garde, dans mon service, bercé par les chants lointains de la mer et les respirations haletantes des malades, je notais, à la clarté voilée d'une veilleuse, ces impressions d'hôpital que je publierai.

J'ai eu la vision de la grande chambre où parfois, près des tisons, un cénacle composite de littérateurs, chansonniers, poètes se réunissaient. Parfois l'un de nous s'accoudait à la fenêtre, sous laquelle, très gravement, la taille enlacée, deux amoureux de seize ans se promenaient. Il m'a semblé entendre le dernier coup de six heures, instant précis où, suivies d'un bruit de ferraille, deux vaches rousses, lamentables, traversaient l'extrémité de la rue..., le cahot du tombereau, la

pelle râclant le sol, qui m'éveillaient à l'heure de l'hôpital, le frémissement des nuits d'été, où traînaient des chansons d'ivrognes.

Et voici les chevauchées fantastiques des nuits noires, où les hurlements des chiens mettaient en éveil plusieurs quartiers, le galop des policiers martelant les vieux pavés, les caveaux d'étudiants où la fumée des pipes se mêlait au heurt des canettes sur le marbre, nos assemblées tumultueuses.

Mais les heures que je me rappellerai le plus souvent, ce sont les heures des nuits d'hiver où, sous les caresses voilées de ma lampe, j'effeuillai une à une les pages émotionnantes de la Fille Elisa, de Sœur Philomène, de Germinie Lacerteux, Renée Mauperin, les Frères Zengamno, la Faustin..., les neuf volumes du Journal des Goncourt, lus et relus, et toute leur œuvre si vaste, si méconnue et si sincère !



Et maintenant que s'ouvre devant nous une carrière faile entièrement de dévouement, nous sommes prêt au sacrifice absolu de tout notre être, ayant devant les yeux l'exemple de notre grand-père maternel, médecin et chirurgien, qui trouva la mort, un soir de bourrasque, en allant, malgré une forte grippe, vers l'agonie d'un indigent.

Dans les jardins de l'hôpital, à l'heure calme où, les cornettes blanches tressaillant sous la caresse des brises du soir vont à la prière, j'ai pensé à toutes ces choses jusqu'à l'heure bleutée où chantent les oiseaux de nuit.

Paul DUPLESSIS DE POUZILHAC.

CHAPITRE PREMIER

LES GRANDS POURVOYEURS DE LITTÉRATURE. — LES
FEMMES. — LES POISONS NÉVROSTHÉNIQUES. — TARES
LITTÉRAIRES. — LES EXCÈS D'ALCOOL, DE TABAC ET DE
COÏT D'EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

*Nihil est in intellectu quod non
prius fuit in sensu.*

L'homme a donc voulu créer le
paradis par la pharmacie.

BAUDELAIRE.



Si l'alcool, le tabac, le kif, le haschich, l'opium, l'éther, la morphine, la cocaïne, etc., etc., n'étaient pas devenus nécessaires à l'éclosion du talent ; si les littérateurs sains de corps n'avaient pas recherché une exaltation de leur sensibilité, une hyperactivité de leur intelligence dans la fréquentation des fumeries et des bars, dans le culte de la seringue de Pravaz et celui des drogues que nous venons d'énumérer et dont l'usage conduit aux excès génésiques et à la folie...

QUE SERAIT LA LITTÉRATURE ?

Que serait la littérature, si l'artiste avait dédaigné ces poisons névrosthéniques qui sont des excitateurs de la *zone des centres de projection* (1) et de ses sphères *olfactives, visuelles, auditives, gustatives et tactiles* ?

(1) Nous ne faisons qu'effleurer cette théorie pour la compréhension de ce chapitre. Après les merveilleux travaux de Flechsig, sur ces centres sensitivo-moteurs, il serait téméraire d'entreprendre un simple résumé. Nous renvoyons nos lecteurs à l'admirable leçon d'ouverture du professeur Vires sur *Les Progrès de la Neuropathologie*. Ils trouveront là sur ces questions passionnantes un exposé d'une lumineuse clarté.

Nous nous sommes souvent posé cette troublante question !

Nous avons ardemment cherché dans toutes les écoles, même les plus pures, un nom que l'on ne puisse pas ranger dans la catégorie des psychoses, un nom qui ne réponde pas à une division quelconque des classifications de nos psychiâtres.

Et lorsque il nous semblait l'avoir trouvé, en poussant plus loin nos investigations, en compulsant les vieux manuscrits, mémoires, rapports, souvenirs, lettres inédites, nous arrivons à trouver un Villon souteneur, des Socrate, Pascal, Schiller, Mozart, Wagner épileptiques.

Un RACINE exagérant « Port-Royal », devenu à son déclin d'un mysticisme exalté, tournant de longues heures le long des murs de sa chambre, en clergeon, portant la croix, tandis que son fils revêtu des vêtements sacerdotaux officiait, et que ses filles représentaient divers membres du clergé ; un MOLIERE au caractère aigri, épileptique (?) lui aussi, courant de consultations en consultations, depuis les opérateurs du Pont-Neuf jusqu'chez les médecins les plus en vogue avec l'idée fixe de ses maladies.

Et le GËTHER de HAHN, nerveux et déséquilibré, abusant « de Bacchus et de Vénus » ; le DESCARTES visionniste, le VOLTAIRE hypocondriaque et neurasthénique ?

Et BARBEY D'AUREVILLY, le seigneur de l'inquiétude...

EUGÈNE SUE, écrivant les mains moulées dans des gants de Suède dont il achetait pour 120 francs par semaine.

AUGUSTE COMTE, cessant ses cours par suite d'accès de folie.

ALFRED DE MUSSET, alcoolique, halluciné, roi de la mode, avec son habit vert-bronze, sa badine à la main, le gilet de soie, où des chaînes d'or s'entrelacent, le pantalon de nan-kin, le soulier verni, le chapeau « cascadeur ».

Savourez ces menus donnés par la haute littérature et les dandys :

Potage essence de gibier
Laitance de carpe au Xérès
Cailles désossées en caisse
Truite du lac de Genève
Faisan rôti bardé d'ortolans
Pyramides de truffes entières

..

Compôte de fruits Martinique à la liqueur de Madame Amphoux
Sorbet au marasquin
Raisins de Malaga en grappe

..

Vins de Chypre de la Commanderie
Vins de Johannisberg glacés
Clos Vougeot de 1819
Vins de Constance
Vin de Tokay
Cigares, liqueurs, cafés

Qui sait si ces gavages intoxicants ne nous ont pas valu de très beaux vers ?

Qui sait si tandis que celui qui aurait pu écrire « on ne badine pas avec l'alcool » absorbait au café de la Régence (le café Cardinal actuel) une mixture composée d'absinthe et de bière qu'il accompagnait de la fumerie d'une pleine assiette de cigares, sa main ne courait point traçant ces vers faits de sanglots et de rythme passionné !

Et Madame DU DEFFAND, cette amie des pires débauches intellectuelles et physiques.

CHATEAUBRIAND, le jouisseur de rêves irréalisables, l'admirateur du Moi !

THÉOPHILE GAUTHIER, DELACROIX, amants du haschich, habitués du club de Haschichins de l'hôtel de Lauzun.

EDGAR POE, HOFFMANN, les buveurs d'alcool.

GUY DE MAUPASSANT, qui dès son jeune âge écrit des gaucheries telles que « *La Maîtresse turque à la feuille de rose* » à 28 ans présente une inégalité pupillaire très marquée,

s'use dans les excès sexuels, prend l'éther, le haschich, se pique de morphine, se cocaïnise, recherche les sensations odorantes, a des cauchemars et des visions et meurt atteint de leucoencéphalite.

VICTOR HUGO, atteint de mégalomanie; superstitieux, consultant avec avidité les tables tournantes.

BAUDELAIRE, un haschichin, sadique, mort de ramollissement cérébral avec aphasie et hémiplegie droite.

ROUSSEAU, masochiste.

ZOLA, lubrique, fétichiste, ayant des peurs subites de la mort, et dont le docteur Max Nordau montre la tendance aux paroles ordurières que l'on retrouve chez plusieurs dégénérés. Le sens olfactif de cet écrivain est absolument perverti et il trouve agréables, excitantes même, les mauvaises odeurs.

JEAN LORRAIN, toxinomane, impulsif et inverti.

Nous aurions pu dès le début de ce chapitre parler des excès que firent EDMOND et JULES DE GONCOURT, étudier le retentissement de ces excès sur leur œuvre. Par des exemples frappants pris au hasard de la littérature, nous avons préféré démontrer que les deux frères devaient fatalement subir le courant commun, et que leur zone des centres de projection devaient recevoir elles aussi l'excitation des poisons névrosthéniques.

Nous aurions pu prolonger cette énumération de littérateurs malades, car au long des feuillets accumulés sur notre table, à côté de quelques notes prises à un des cours du professeur Sarda, sur les grands Invertis, et où SOCRATE ouvre la liste, se trouvaient d'étranges révélations sur la littérature contemporaine. Que de perversions parmi nos gloires littéraires ! que d'orgies ! que de raffinements génésiques nés d'imaginations détraquées...

Nous avons préféré éparpiller au vent ces heures de tra-

vail et de recherches qui avaient fait naître en notre âme une grande tristesse ; d'autres plus tard n'auront peut-être pas les mêmes scrupules !

II

L'éducation de JULES fut celle d'une petite fille. Sa mère pour lui éviter les brimades du collège l'éleva longtemps elle-même. C'était un bébé rose, au sourire exquis, qu'aimaient à cajoler les jolies dames. Il conserva toujours ce visage efféminé, câlin et doux qui, dans ses voyages avec son frère, le faisait prendre pour une jeune fille enlevée, en passe d'aventures amoureuses.

Ses succès féminins sont innombrables. Ses excès génésiques ne se comptent pas ! Tout d'abord la brave Rose, puis la capiteuse maîtresse de la rue d'Isly, à qui le jeune potache rendait des visites assidues. La Dubuisson, petite bête agaçante, blagueuse comme un voyou, qu'il aperçut sur un balcon dans un frôlis de mousseline et qu'une savante escalade lui fit rejoindre. (Notons ici le dégoût ressenti, après chaque étreinte amoureuse). Amours passagères de-ci de-là, une voisine qui le grise, une bonne fortune...

Atteint de paralysie générale progressive, il avait encore avec sa chère Maïa, des accès d'amour et de désespérance. *Ma chère Maïa, je suis bien malade, d'une maladie dont on ne guérit pas et le tombeau est tout proche...*

EDMOND à treize ans était un rêveur. Il passait des nuits entières à lire pour essayer de rassasier ses sens en éveil.

A quatorze ans, invité à passer quelques jours chez une très jeune et très jolie cousine, blanche comme une Flamande, et nouvellement mariée, il entre sans frapper dans la chambre nuptiale, pour faire arranger une canne à pêche par le cousin. Spectacle inoubliable ! il aperçoit la belle, *la tête renversée, les jambes relevées et écartées, le derrière soulevé sur un*

oreiller et le mari prêt à faire acte de mari(1). Aussi avoua-t il, plus tard, que le spectacle *de ce rose derrière sur un oreiller à grandes dents festonnées fut jusqu'au jour où il connut Madame Charles le doux et excitant spectacle qu'il avait le soir avant de s'endormir sous ses paupières fermées.*

En attendant, le voilà à quatorze ans jetant son dévolu sur une femme d'avocat, une beauté blonde, à la peau rosée, aux yeux bleus et grands, à la taille d'une souplesse merveilleuse. Il couche un soir sur un lit improvisé dans la chambre rêvée, et sous la paupière à demi close, aperçoit Artémis dans une toilette vaporeuse.

Puis ce sont les amours de, Madame Charles, *une créature à dégoûter à tout jamais de l'amour physique, une courte femme au torse rhomboïdal emmanché de deux petits bras, de deux petites jambes qui la faisaient ressembler sur son lit à un crabe renversé sur le dos.*

En 1865, remarquons la folle envie qu'ont les deux frères de partir pour Londres se vautrer dans la prostitution, envie mêlée de vagues idées de suicide...

Si nous avons cédé à l'impression que nous produisirent certaines pages du *Journal* des GONCOURT, à leurs excès génésiques nous aurions ajouté l'opiomanie. En effet, certains détails précis sur les fumeries ; la façon de charger les pipes ; les kimono ; nous semblaient auto-observés et atteignaient la précision des BONNETAIN dans l'*Opium* et des CLAUDE FARRÈRE ; mais voulant conserver la plus grande impartialité et nous fixant sur les quelques lignes de la pré-

(1) Nous prions nos lecteurs de ne voir, dans les quelques phrases, qui dans tout autre ouvrage auraient pu leur paraître *osées* que des *citations nécessaires à la charpente de notre thèse médicale*. Trop respectueux de la morale, nous les avons relevées, sans aucune intention blessante, comme le firent avant nous Alizor Delzant et le docteur Even.

face du *Journal* « *Nous n'avons jamais menti sciemment* » et sur les enquêtes auxquelles nous nous sommes personnellement livré, nous devons reconnaître que les auteurs de « *Germine Lacerteux* » furent surtout de grands fumeurs, aimant à savourer l'alcool.

Madame Daudet nous écrivait elle-même le 2 avril de cette année, à propos de l'aîné qu'elle connut plus particulièrement, puisqu'il mourut chez elle, où il s'était retiré, et non « en promenade chez Daudet » comme l'affirme le docteur Even :

Il était de santé délicate, souffrant de l'estomac, au point de supprimer *cette fumerie de cigarettes qu'il aimait tant* et qui, disait-il, *l'aidait à travailler*. Mais *jamais d'opium* car il redoutait avant tout ce qui eût pu amoindrir son cerveau. Il se plaignait souvent d'insomnie sans jamais y avoir remédié avec quelque stupéfiant.

En effet, Edmond et Jules DE GONCOURT recherchaient une hyperactivité dans les longues fumeries.

Voici du reste quelques passages à ce sujet. C'est Edmond qui parle de son cadet :

J'ai la conviction qu'il est mort du travail de la forme, à la peine du style, après les heures sans repos passées au remaniement, à la correction d'un morceau, après ces efforts et ces dépenses de cervelle vers une perfection..... je me rappelle l'étrange et infinie prostration avec laquelle il se laissait tomber sur un divan, *et la fumerie à la fois silencieuse et accablée qui suivait* (*Journal*, tome III), *fumerie de cigares opiacés*, ajoute-t-il.

Dans le tome VI, à la date du 31 mai 1881 :

Oh ! la difficulté de la composition ? Maintenant il me faut douze heures de travail pour en avoir trois de bonnes.

D'abord *une malinée paresseuse occupée par des cigarettes*.

Après le second déjeuner *une longue fumerie*.

Après le dîner jusqu'à onze heures, *correction enfumée d'un nombre infini de cigarettes*.

Un peu plus loin, le 5 novembre 1882 :

Fumerai-je, mon Dieu, tout le temps que je serais hémiplegique !

Le mardi 17 avril (Tome VII).

Autrefois quand je fumais je ne savais pas ce qu'était un petit verre. Maintenant que je ne fume plus pour remplir l'heure vide qui suit les repas, je bois de l'eau de vie. Bah ! quand je verrai que je vais tout à fait appartenir à la maîtresse rousse, je me remellerai à fumer.

Vendredi 20 mai 1892 (Tome IX).

Il n'y a plus qu'une chose qui m'amuse, m'intéresse, m'empoigne, c'est une conversation entre lettrés sympathiques, *dans l'excitation d'un peu de vin bu à dîner.*

Tome IV, page 343.

Je remarque à propos de l'absinthe bue hier soir, j'avais déjà fait la même observation à propos du Porto, je remarque quelle réalité aiguë ces liqueurs opiacées mettent aux créations fantaisistes du sommeil.

Plus loin.

Huit heures. A l'heure de la nuit tombante, à l'heure de la fumerie et de la formation rêveuse des idées... .

Nous basant sur les recherches de notre ami, Henri Marcellet, pharmacien-chimiste, ancien préparateur de la chaire d'analyse et de toxicologie, et élève de l'Institut Pasteur, nous avons trouvé qu'Edmond de Goncourt fumant, par jour, une moyenne de 30 cigarettes de maryland de 1 gr. 20 (ces dernières dégagent un volume de C O égal à 28 c. c.) produisait en douze heures 840 c. c. d'oxyde de carbone.

Nous ne comptons pas les cigares !

Cigares et cigarettes opiacées, longues fumeries, bonne chère, alcools, vins délicats (peut-être opium (?)) voilà un bilan d'intoxication peu banal autour de deux vies littéraires ; les excès de coït venant s'adjoindre nombreux à ces tabagies. Aussi trouve-t-on, à chaque pas de leurs écrits, cette hyperexcitabilité des facultés cérébrales et des sens.

Je n'en veux pour preuve que ces quelques lignes :

Notre talent n'existe qu'à la condition de cet état nerveux...

*
* *

Pourquoi cette sensation continuelle que nous avons tous deux de manquer d'une chaleur intérieure... Il nous faudrait de temps en temps l'infusion d'une palette de jeune sang ou d'une bouteille de vin vieux pour être au diapason de la vie parisienne. Tome III.

*
* *

Je travaille dans un état de corps vague, bizarre, dans lequel il ne me semble pas avoir conscience d'être réveillé... Tome VI.



CHAPITRE II

LES SOURCES D'INFORMATION LITTÉRAIRE

I. L'AUTO-OBSERVATION. — *Observation d'Edmond de Goncourt. Une lettre de Mme A. Daudet.*

II. L'OBSERVATION DE NOS SEMBLABLES. — *Littérateurs à l'hôpital. Théorie de l'Accoutumance. Notre statistique. 328 observations. La pleurésie phlisiogène vingt ans avant Landouzy. Quelques observations remarquables des Goncourt.*

III. RECHERCHE DANS LES LIVRES ET LES MANUSCRITS. — *Bibliothèques des gens de lettres. Où les Goncourt complétaient leurs observations.*

IV. LES TÉMOINS. — *Les relations médicales d'Edmond et Jules. Chez Magny. Les dimanches de Flaubert. Littérateurs qui firent des études médicales.*

V. EXPÉRIMENTATION. — *Le Christ d'André Sarto. L'hypnotisme. Les martyrs de la Science.*

Je n'ai jamais traité une question de science où abordé une maladie sans mettre toute la Faculté en branle.

ZOLA.



POUR donner à une œuvre la vie, le mouvement, l'originalité, l'écrivain sera forcé de puiser à une source très abondante, la documentation.

Edmond et Jules de Goncourt se sont penchés vers ces flots si riches, ils y ont trouvé l'abondance, la fraîcheur et l'émotion.

L'homme de lettres, nous semble-t-il, peut se documenter de plusieurs façons (1).

- | |
|---|
| I. — PAR L'AUTO-OBSERVATION.
(Ou observation de lui-même). |
| II. — L'OBSERVATION DE SES SEMBLABLES.
(Document humain). |
| III. — LA RECHERCHE DANS LES LIVRES ET
MANUSCRITS. |
| IV. — L'INTERROGATOIRE DE TÉMOINS. |
| V. — L'EXPÉRIMENTATION. |

(1) Zola, dans *Nouvelle Campagne*, admet trois sources d'informations : les livres, les témoins, l'observation personnelle. Notre division, nous a semblé répondre plus exactement à la vérité, nous la donnons sans aucune prétention.

I

L'auto-observation est d'un usage courant en littérature.

Ne citerions-nous que HEINE et AUBRYET atteints du tabès, relatant leurs angoisses. CATULLE MENDÈS et VILLERS DE L'ISLE ADAM s'essayant aux *Paradis Artificiels*. BAUDELAIRE et THÉOPHILE GAUTIER célébrant le hachich. LAMARTINE écrivant *Graziella* tout d'un trait, tandis que les larmes mouillaient les feuillets, HOFFMANN dépeignant ses nerfs épuisés, THOMAS DE QUINCEY chantant l'opium, le Horla de MAUPASSANT... cela montrerait que nombreux ont été ceux qui se sont courbés avides sur leur âme.

Une auto-observation, *non encore publiée*, est celle de l'aîné des Goncourt.

La voici puisée au hasard des neuf tomes de notules.

Auto-Observation d'Edmond de Goncourt

Né à Paris, le 17 Décembre 1833, mort à Champrosay, Juillet 1896.

Quel calme sur ces yeux fermés dont disparaissait le regard aigu et autoritaire ; sur cette bouche un peu détendue, sur tout ce visage où les nerfs, l'agitation de ce qui fut l'intelligence et la vie semblaient voltiger encore, comme une buée lumineuse, comme la fuite ailée d'un essaim.....

M^{me} ALPHONSE DAUDET.
Souvenirs autour d'un groupe littéraire, 1910.

1859. — Il me semble que tout joue faux autour de moi. Je souffre au contact des autres. Le bruit des paroles et des gens qui m'entourent me blesse et m'agace. Ma bonne, ma maîtresse me paraissent plus bêtes que les autres jours. Mes amis m'ennuient. Tout ce que j'approche, tout ce que je touche, tout ce que je perçois me gratte à rebrousse-poil.

22 février 1867. — Nous notons des crises de foie.

25 mai 1868. — Plus de sommeil, plus d'appétit, l'estomac barré, l'anxiété dans toute la boîte digérante, le corps mal en train, épeuré de la minute qui va venir...

3 janvier 1869. — Si l'on écoutait ses maux on resterait couché et on ne se lèverait qu'au jugement dernier.

17 février 1869. — Il tombe ici un médecin que j'avais demandé à Philippe. Il me tâte, il me retourne, il m'ausculte, il me fait sonner le corps et la place de mes maux, y retrouvant l'arrière de vingt années anti-hygiéniques de vie littéraire.

31 mai 1870. — Je suis malade et j'ai une affreuse peur de mourir.

12 juin 1870. — En rentrant mon œil a rencontré dans le lierre au-dessus de ma porte de jardin le n° 13.

15 avril 1872. — Toujours la crainte de la cécité, la menace de l'ensevelissement tout vivant dans la nuit.

1^{er} juin. — J'ai un éloignement pour les hommes, pour la société.

10 décembre. — Je ne me sens décidément plus assez de santé, plus assez de vitalité pour supporter les ennuis de la vie. Il me prend sérieusement envie de faire absolument le mort, toute action, tout travail étant puni par des choses désagréables à l'épigastre ..

1875. — Est atteint d'une fluxion de poitrine, le médecin lui fait poser dans le dos un vésicatoire grand comme un cerf-volant. Trois jours de fièvre, avec délire. Onze jours d'insomnie. *Il essaie de s'analyser pendant qu'il délire, mais ses notes sont illisibles.*

12 avril 1876. — A mon âge et dans mon métier quand on se sent certains jours talonné par la mort l'angoisse est affreuse de savoir s'il vous sera donné de terminer le livre commencé et si la cécité, le ramollissement du cerveau ou enfin la mort n'inscriront pas le mot FIN au milieu de votre œuvre.

27 décembre 1876. — Ce matin sortant de mon lit, j'ai eu un étourdissement. Toute la journée je suis resté avec une espèce de faiblesse dans la perpendicularité.

18 décembre 1877. — Une navrante fin d'année avec cette bronchite chronique qui me confine et me calfeutre des semaines entières. Ce sont des journées toutes noires, en proie à l'angoisse du matin.

1^{er} janvier 1878. — Ce jour, ce premier jour de l'an d'une nouvelle année, se lève chez moi comme dans une salle d'hôpital.. .. la poitrine déchirée par des quintes de toux qui me font vomir.....

16 janvier 1879. — Triste, triste cette journée comme l'un de ces matins de sa jeunesse, où au sortir d'un bal masqué l'on a couché avec une femme qui n'avait pas de drap à son lit et où, au jour levant, on est entré voir l'enterrement d'un pauvre dans l'église, en face.....

28 décembre 1879. — Près de trois semaines où je travaille dans un état de corps vague, bizarre, dans lequel il ne me semble pas avoir la conscience d'être réveillé.

6 juillet 1880. — Je ne me sens pas malade, mais j'éprouve une fatigue, une lassitude de l'être qui va jusqu'à la souffrance. Puis il se passe en moi des choses singulières. Il me semble que les nerfs qui font mouvoir mon individu, ont de la nuque aux talons, des relâchements, des distensions, qui me donnent à craindre de tout à coup m'affaïsser, de tomber à plat comme un pantin dont les ficelles seraient coupées.

Jeudi 14 juillet. — Parti faire un mois de la vie végétative à Jean d'Heurs.

Jeudi 16 août. — A mes retours de campagne, tristesse qui a quelque chose de splénétique.

Samedi 1^{er} janvier 1883. — A mon âge le réveil dans la nouvelle année est anxieux. On se demande : la vivrai-je jusqu'au bout ?

Dimanche 16 janvier. — Aujourd'hui au milieu d'une bronchite tournant à la fluxion de poitrine...

Jeudi 3 novembre 1882. — Tristesse noire. Profond découragement.

Mardi 14 février. — Une grippe effroyable me force à garder la maison...

Mercredi 15 février. — Cette nuit j'avais la fièvre et chaque fois que je me tournais dans mon lit, je trouvais près de ma figure, sur mon oreiller, un des objets dont je venais de dresser la liste, le catalogue pour la publication illustrée de la *Maison d'un artiste*.

Vendredi 17 février. — Très souffrant et d'une faiblesse à ne pas me tenir sur mes jambes.

Mardi 21 février. — Cette grippe, ça vous met dans un état de faiblesse et de paresse du vouloir tout à fait particulier.

Jeudi 17 août. — Cette nuit, cauchemar des plus cauchemardants. J'ai rarement souffert de l'anxiété comme dans ce cauchemar.

Mardi 3 avril 1883. — Ce matin, en me levant, près de m'évanouir, j'ai été obligé de m'accrocher aux meubles pour ne pas tomber.

Lundi 28 janvier 1884. — Des sommeils où l'endormement a quelque chose d'une défaillance.

Mardi 7 mai 1884. — Un enragement intérieur qui a apaisé les douleurs du jardin et des marches violentes... Les petits tressaillements nerveux de la bouche, les filtrées de bile dans l'estomac, les envies de brutalités, les appétits de duels.

Jeudi 15 mai. — Dans ma tête, quand il n'y a pas l'effort de la rédaction ou l'excitation de la causerie, c'est maintenant comme un EMBRUISSEMENT.

29 octobre 1887. — Aujourd'hui, je me trouve si enrhumé, que je n'ose pas aller au cimetière...

Mardi 8 novembre. — Aujourd'hui ça ne va pas bien du tout. Je suis forcé de faire venir le docteur Malhené qui trouve à mon rhume le caractère d'une forte bronchite.

Je fais quelques changements à mon testament...

Mardi 1^{er} septembre 1885. — Des maux d'estomac continuels. Décidément, je n'ai plus un estomac d'été ; tous les ans, la chaleur le détraque absolument.

Lundi 14 septembre. — Aujourd'hui je me sens si souffreteux...

Vendredi 3 février. — Troubles dans les yeux qui se remplissent de sang ; hantement de l'idée fixe de devenir aveugle.

Mardi 17 avril. — Devant la persistance de mon mal d'yeux et la crainte de devenir aveugle, je me dépêche d'emmagasiner en moi le vert des arbres, le bleu des yeux d'enfant, la rose de robes de femme.

Mardi 10 juillet 1888. — C'est très singulier la myopie et le presbytisme de mes yeux. Ils ne voient pas sur une tête de faux cheveux, dans une bouche de fausses dents.

Jeudi 22 novembre. — Cette Germinie Lacerteux me met dans un état nerveux qui me réveille tous les matins à 4 heures.

Samedi 7 décembre. — Un fichu état nerveux qui me met des larmes dans les yeux quand dans la correction des épreuves je relis ma pièce.

Mercredi 15 juin. — De mauvais jours, vendredi dernier et aujourd'hui, des jours de colique hépatique.

Jeudi 18 août. — Par ces chaleurs sénégaliennes, des insomnies peu plées dans leurs courts ensommeillements, de cauchemars.

Dimanche 11 septembre. — A la suite d'une violente colique hépatique, j'étais dans mon lit, toute la journée de dimanche, et j'avais la fièvre, et ma pensée s'amusait de la fabrication à vide d'un article cocasse.

Mercredi 2 novembre 1892 (jour des Morts). — Deux nuits de souffrances intolérables..., deux nuits passées à crier. Voilà trois attaques de ces abominables coliques hépatiques en trois mois, ça devient inquiétant, avec à l'horizon Vichy qui a déjà tué mon frère.

Mercredi 1^{er} mars 1893. — A la suite de la crise d'hier où j'ai eu des

vomissements si violents, qu'ils me causent des douleurs dans les clavicules et me laissent les bras courbaturés, je me suis vu forcé d'appeler le docteur Barié. Il m'a trouvé le foie à l'état normal, et semble croire comme Potain que c'est un rhumatisme qui se promène sur l'estomac et le foie. Mais quel régime il m'a prescrit... Pas de matière grasse, pas de foie gras, pas de poisson, pas même d'œufs.

Dimanche 26 mars. — Trois jours de suite des crises hépatiques à crier.

Mardi 18 avril. — Ce qui parfois me fait peur c'est chez moi le refroidissement du corps. Il n'y a plus de maison assez chauffée, et en dépit de mes quatre gilets de flanelle, de laine, de drap, de tricot de chasse, il me faudrait partout où je vais, même dans les temps les plus doux, il me faudrait un paletot d'hiver, une fourrure.

Vendredi 26 mai. — Tristes les départs de son domicile à mon âge, il faut songer à l'éventualité d'une mort subite et laisser des instructions.

Lundi 7 août. — Il me restait sans doute un peu de fièvre de la crise d'hier amenée par le froid que j'ai eu dans une voiture découverte en revenant de la gare de Lyon...

La fièvre de ma crise de foie est inspiratrice, elle me fait trouver cette nuit pour le dernier tableau de *La Faustin*, le mâchonnement de la renoncule scélérate, qui peut amener à la rigueur l'agonie sardonique.

Samedi, 23 septembre 1893. — Depuis dimanche que je suis dans mon lit...

Samedi 28 octobre. — Ah ! il devient embêtant mon foie. Tous les deux ou trois jours une petite crise à propos de on ne sait quoi, et le dégoût croissant de la nourriture, et des accès de faiblesse tous les matins, et de la rejaunisse à tout moment dans la figure.

Mardi 5 décembre. — Le docteur Rendu le met à l'huile de Harlem.

7 janvier 1894. — J'étais si bien portant ces jours-ci que j'ai dit au docteur Rendu de ne pas revenir d'ici à quinze jours, et ce matin, soudainement, j'ai eu un tel froid dans le bras que, couché dans mon lit tout habillé avec deux paletots sur le corps, et encore la fourrure jetée sur mes couvertures, je suis obligé de me faire repasser les bras avec des fers chauds.

Mercredi, 14 février. — Une crise avant-hier, une crise ce matin. Une impossibilité de travailler, d'écrire même une lettre. J'ai vraiment peur quand arrivera la correction des épreuves de mon journal de ne plus être en état de faire cette correction.

Vendredi, 30 mars — Une nuit telle que je crois n'en avoir jamais passé de pareilles dans ma vie et où l'on comprend les gens qui se jettent par la fenêtre.

Jeudi, 3 mars 1894. — Aujourd'hui, dans le brisement du corps qu'a amené chez moi la crise d'avant-hier, et où je me suis couché dans la journée, j'ai mon éternel cauchemar, mais dans une apparence de réalité qu'on pourrait qualifier de douloureusement lancinante.

Lundi, 25 mars 1895. — Reprise de l'influenza avec mal de tête, et la lassitude douloureuse de cette maladie particulière....

Lundi 17 juin 1895. — Sarcey me traite de névrosé qu'il faut plaindre.

Vendredi 9 août 1895. — Le sanctus de Beethoven chanté aujourd'hui après déjeuner me donne une émotion nerveuse qui met des larmes dans les yeux.

.

Nous sommes heureux d'avoir été le premier à recueillir cette longue observation d'Edmond de Goncourt. Nous l'avons préférée à celle de Jules que plusieurs littérateurs publièrent. Nous ne la commenterons pas, le passage suivant d'une lettre que nous adressait Madame Daudet la résumant fort exactement :

Le foie chez lui était malade depuis plusieurs années quand il mourut ; il avait aussi des crises néphrétiques, des gripes l'hiver, en somme sous une apparence droite et robuste, il était atteint à la fois dans tous ses organes comme nous le disait le docteur Vaquez qui l'avait ausculté l'année précédente. C'est le docteur Barié qu'il consultait en dernier lieu.

... Oui, je le trouvais attristé depuis quelques mois ; la publication de son journal lui attirait des ennus, des contestations, et sa loyauté se révoltait devant des accusations d'inexactitude car c'était un sensible, un scrupuleux... »

II

L'observation des mortels qui nous entourent, *Documentation immédiate* de certains auteurs, DOCUMENT HUMAIN des GONCOURT fut tentée par Balzac, sans grand succès. Taine la mit en vogue. Il en donne presque la formule dans sa préface de l'*Intelligence* :

De tout petits faits bien choisis, importants, significatifs, amplement circonstanciés et minutieusement notés, voilà aujourd'hui la matière de toute science.

Nous pourrions en citer de nombreux exemples.

HUYSMANS décrivant dans *En rade* des crises de tabès prises sur le vif ; LUCIEN DESCAVES avec ses *Emmurés de l'esprit*, où l'on trouve des aperçus sur les aveugles qu'il observait depuis cinq années ; A *la Salpêtrière*, d'A. DAUDET ; l'hystérie de la duchesse d'Estorg dans l'*Homme de joie* que DUBUT DE LA FOREST a certainement observée ; l'étude sur les opiomanes du D^r PIASSETZKY dans son *Voyage en Chine*, etc. etc.

Mais pour se livrer à ces observations, pour faire des études sur le vif, il faut avoir un certain degré d'entraînement.

Les études médicales techniques, l'assiduité dans les cliniques, nous le font acquérir plus rapidement, que ne l'acquerrait un profane.

Il ne faudrait pourtant accorder le moindre crédit aux psychologues qui clament l'abolition du degré esthétique chez le praticien et l'*Insensibilité professionnelle* !!

Bien exagérée nous paraît aussi la théorie affirmant qu'il se fait en nous *une transposition du retentissement émotif en notions intellectuelles*, théorie soutenue par le docteur Ségalen dans les *Cliniciens ès-lettres*.

Cette métasensibilité, nous dit-il, s'acquiert *au moment*

même où l'étudiant en médecine peut substituer automatiquement à l'usage quelconque le terme technique qui la désigne, remplacer « ventre ouvert » par « laparotomie », « membre carbonisé » par « brûlure du sixième degré ».

Les infirmiers qui ne font pas cette transposition s'habituent aux opérations aussi vite que les étudiants en médecine, et il ne faut voir là qu'une simple *Accoutumance*.

Il est pourtant des gens, soit en littérature, soit en médecine qui ne peuvent s'accoutumer. Je citerai FLAUBERT qui ne put assister à une trachéotomie et renonça dès lors à observer la moindre opération. Et pourtant celui qui écrivit *l'Education sentimentale* était fils de prosecteur et frère de docteur !

Comme parallèle à Flaubert voici le cas du camarade Chalmeton venu dans notre ville pour s'adonner aux études médicales, et qui dès son entrée à la salle de dissection eut une indigestion ! Trois jours après il repartait renonçant à la Médecine.

Dans nos statistiques nous relevons le cas d'un étranger Alexandre Pr... qui eut une défaillance à la première opération à laquelle il assista. Il s'agissait d'une hystérectomie abdominale. Nouvelle défaillance quelques jours après en voyant amputer une jambe. A un troisième essai il préfère laisser de côté la chirurgie et s'adonner à la médecine générale.

Nous nous sommes livré à des recherches personnelles, et avons interrogé avec notre ami Pontal 327 étudiants : 12 de la Faculté de Toulouse, 5 de Bordeaux, 2 de Poitiers, 18 de Marseille, 7 d'Alger, 2 de Lyon, 2 de Lille, 5 Parisiens et 274 montpellierains.

Je compte parmi ces 274, sept étrangers, et quatre étudiantes en médecine.

En voici le tableau scrupuleusement exact.

Sur ces		ACCIDENTS (Evanouissements)	INDISPOSÉS obligés de sortir	Insensibles	Dégoûtés
327	Simple préparatifs de l'intervention chirurgicale.....	0	1	326	
327	Anesthésies	0	2	325	
27	Résections de maxillaires.....	3	7	17	
127	Hernies.....	0	1 (femme)	126	
5	Cancers du sein....	0	1	3	1
78	Appendicites.....	1 (femme)	0	77	
7	Ablation d'amygdales.....	1	0	6	
16	Phymosis	1	0	15	
7	Opération du trépan (tête).....	0	0	7	
9	Curetages.....	0	0	9	
63	Laparotomie.....	1	1	61	
		7	13		

Avec le cas Chalméton, nous voyons donc que sur 328 étudiants en médecine, 7 éprouvent à la première opération des éblouissements, vapeurs, tournements de tête et perdent connaissance, 13 sont obligés de quitter la salle, et l'un d'eux ressent un profond dégoût à la vue du sang.

Nous voyons aussi que la résection du maxillaire est l'opération qui fait le plus de victimes.

Voici quelques-unes de ces observations prises parmi les plus intéressantes :

1. *Félix D.l.h..é.*, assista, lors de sa première année d'anatomie, à une laparotomie chez M. le professeur Forgue. Il ressentit une émotion très forte :
 - 1^o Lorsque l'aide mit le masque à chloroforme sur le visage de la malade ;
 - 2^o Quand cette dernière se mit à crier : « J'étouffe » ;
 - 3^o Lorsque le chirurgien prit son bistouri pour opérer.

2. *Maurice N...*, étudiant de deuxième année, voit le docteur Mouret faire une ablation d'amygdales. Il s'évanouit. On est obligé de lui donner force cordiaux.

3. *Jules P.l...d*, première année, voit chez le professeur Tédénat une amputation de cuisse. Il sue à grosses gouttes, la tête lui tourne et il est obligé de sortir.

Deuxième opération. — Malaise indéfinissable.

Troisième opération. — Le fait de voir introduire un speculum l'oblige à sortir. Depuis, insensibilité absolue.

4. *Docteur St...z*. — Est insensible à la première opération qu'il voit faire à M. le professeur de Rouville. Il est vrai que cette dernière est un simple curetage. Vers la vingtième opération (résection d'un maxillaire supérieur), il éprouve une violente émotion et quitte la salle.

5. *Paul P...ch*. — Première opération (hystérectomie), se trouve mal et tombe.

Deuxième opération. — Ablation du sein. Tout tournait, nous dit-il, et je perdis pendant quelques secondes la notion de tout.

Troisième opération. — Les odeurs d'éther, iodoforme l'incommodent. Il sort.

Quatrième opération. — Angoisses. Rien.

Cinquième opération. — Plus rien.

6. *André Pa...o*. — Une ablation du sein pour cancer lui inspire « un dégoût profond, une violente répugnance. »

7. *Vincent B...*, dans le service du professeur Cestan (Toulouse), voit inaugurer un nouveau procédé américain d'anesthésie (vapeurs de chloroforme par l'anus). Angoisse, malaise. Il est obligé d'aller prendre l'air.

8. *P...h*, connu parmi les étudiants sous le nom de *Taupin*, assista à Paris, chez Doyen, à une appendicite sans anesthésie. Insensibilité. Il est impressionné quelques jours après par l'ablation d'un doigt chez M. le professeur Tédénat.

9. *Joseph M...*. — Est incommodé par la vue d'un pansement de fracture, mais se domine. Le lendemain, il éprouve une grande appréhension avant une hystérectomie abdominale, mais se tient un peu en arrière, voit peu de chose et, n'ayant rien senti, n'éprouve par la suite aucun trouble.

10. *Mlle C.* — Appendicite, villa Fournier. Évanouissement. Deuxième opération : évanouissement. Depuis, insensibilité absolue.

11. *Pierre (L.)*. — Impressionné par la chaleur de la salle et les préparatifs. Sort.

12. *Dr Fl...g*. — Première opération : phymosis. Évanouissement.

Il nous serait facile de puiser longuement dans les divers interrogatoires que nous avons recueillis auprès de nos camarades.

Henri D..., fils de docteur, quitte plusieurs fois les salles de chirurgie. Il met près de deux ans pour s'accoutumer. Aujourd'hui c'est un intrépide. Son père fut comme lui. Joseph B..., fils de professeur, idem. Charles F..., Edgard L..., Albert A..., etc., etc., fils de docteurs ou de chirurgiens, sont insensibles. H. d'Al..., légères émotions...

Mais n'ayant fourni ces documents *qu'à titre d'originalité*, nous ne le devons.

Pourquoi la sensibilité, chez la plupart des littérateurs, est-elle plus grande et l'accoutumance parfois difficile ?

Pourquoi les de Goncourt sont-ils poursuivis par cette odeur d'hôpital que nous, nous aimons ?

C'est affreux cette odeur d'hôpital qui vous poursuit. Je ne sais si c'est réel ou une imagination des sens, mais sans cesse il nous faut laver les mains. Et les odeurs mêmes que nous mettons dans l'eau prennent, il nous semble, cette fade et nauséabonde odeur de cérat. Il nous faut nous arracher de l'hôpital et de ce qu'il laisse en nous, par quelque distraction violente.

Nous en avons donné plus haut l'explication. Le professionnel *regarde*. Le romancier *voit*. Présentés par FLAUBERT, EDMOND et JULES purent fréquenter quelque temps le service de Velpeau. Ils suivaient la visite avec *un sentiment de la rotule dans les genoux et de froid dans la moelle des tibias*.

C'est là qu'ils puisèrent leurs *Documents humains*. Aussi donnent-ils :

Une observation remarquable de la *Pleurésie phthisiogène* chez « Germinie Lacerteux » quinze années avant Landouzy.

Dans ce même roman, un tableau très exact de la colique hépatique comme symptomatique d'une hépatopathie alcoolique. C'est une de leurs rares erreurs.

La description d'une tumeur qu'ils diagnostiquent *Encéphaloïde lardacé du sein droit* dans *Sœur Philomène*.

Un tableau saisissant de l'*Alcoolisme*, de Barnier, dans ce même roman.

Dans *Charles Demailly* un tableau presque complet de la *paralysie générale*. Période prodromique avec modification de l'émotivité et du caractère, avec les phénomènes neurasthéniques et psychosténiques, les symptômes essentiels des troubles de la mémoire et du sens de l'orientation, ceux du délire avec idées extravagantes, hallucinations, ictus, déchéance physique et psychique, etc., etc.

Une étude de l'*hystérie mystique* chez *Madame Gervaisais*

L'observation méticuleuse de la maladie de cœur de *Renée Mauperin*.

Renée Mauperin, qui apprend la mort de son frère, dans un duel

dont elle est la cause, ressent une douleur subite au cœur et tombe raide.

Quelques mois de guérison momentanée, et des étouffements, des palpitations la reprennent.

Après une nouvelle période de calme Renée est essoufflée dès qu'elle court, et ressent des états vagues d'étourdissement.

Voici l'interrogatoire réellement observé du docteur.

Mademoiselle votre fille a dû être toujours impressionnable, n'est-ce pas, dès l'enfance !... Des torrents de larmes, au moindre reproche, le visage en feu pour un rien... et tout de suite cent pulsations... des émotions à tout bout de champ. . la tête très vive... des colères presque comme des convulsions, toujours quelque chose d'un peu fiévreux... Elle mettait de la passion dans tout, dans ses amitiés, dans ses jeux, dans ses antipathies, n'est-ce pas ? Oui, oui, c'est bien comme cela que sont les enfants chez lesquels prédomine cet organe et qui ont une malheureuse prédisposition à l'hypertrophie.

Dites-moi, elle n'a pas eu, à votre connaissance, ces temps-ci, aucune grande émotion, aucun grand chagrin ?... Les accidents en pareil cas ne font que développer le germe du mal, accélérer la marche de la maladie...

Renée conserve tout de même de l'espérance, elle veut changer d'air, part pour Noirmont, recouvre un peu de santé, mais redevient rapidement très triste. L'oppression l'angoisse. Elle a comme un poids dans la poitrine, avec un vague malaise. Son corps s'amaigrit, sa marche devient traînante, elle a toujours froid, s'endort les yeux à demi ouverts, elle sort étourdie de son rêve, a des regards longs et fixes, des immobilités muettes. Voici l'agonie Une beauté d'extase fait resplendir ses traits. L'anxiété et la souffrance disparaissent pour laisser place à la douceur d'un ravissement. Sa bouche à demi ouverte sourit et son regard prend la fixité des choses éternelles, et doucement vient la mort.

Innombrables seraient les observations puisées dans les hôpitaux par les Goncourt. Leur œuvre en pullule. Nous signalons entre autres l'opération césarienne, comme une des plus réalistes et des plus exactes. Nous allons voir que ces documents humains ne leur suffisaient point.

III

Si, étagés avec des reliures de luxe, l'on pouvait voir dans la bibliothèque de FLAUBERT les livres médicaux que voici :

Dictionnaire Jaccoud ;
Dictionnaire de Robin et de Liltré ;
Manuel de phrénologie de la collection Roret ;
Clinique de Chapiot ;
Anthropologie de Bossu ;
Histoire de la Médecine de Daremberg.

Si RICHEPIN dans *Flamboche* copie les observations laissées par son père, ancien médecin militaire, sur des cahiers...

ZOLA dans *l'Assommoir* calque la mort de Coupeau sur une observation d'un chef de clinique de l'hôpital Sainte-Anne, et consulte *L'Hérédité naturelle de Lucas*, la thèse d'agrégation du docteur Dejerine, les travaux de Weismann...

Si HECTOR MALOT copie un article du dictionnaire de Jaccoud pour rendre la vue à un aveugle dans *En Famille* ; fabrique, à coup de livres médicaux, la folie du *Mari de Charlotte*, qui ne répond à aucun type connu...

BONNETAIN, dans *Charlot s'amuse*, compulse tous les traités qu'il trouve sur l'onanisme...

A. BELOT, dans *Mademoiselle Giraud, ma femme*, se documente sur les passions féminines pour nous buriner le tableau de deux prêtresses de Lesbos, Paule Girard et la comtesse de Blangy.

CAMILLE LEMONNIER puise dans divers ouvrages médicaux pour créer dans *l'Hystérique*, son héroïne Mademoiselle Joris, et HUYSMANS, dans *A Rebours*, l'hystéro-neurasthénie de Jean Floressar des Esseintes...

Si Rabelais lui-même compulsait Ambroise Paré d'une façon parfois exagérée ..

Les GONCOURT, eux, n'aiment pas à dévoiler les sources bibliographiques où ils puisèrent maintes fois.

Le docteur Cabanès, fin lettré, interrogea un jour l'aîné à ce sujet :

La chevelure électrique de la fille Elisa, lui dit-il, c'est pris dans un livre ou dans une brochure de médecine dont je ne me rappelle plus le titre ni le nom de l'auteur.

Le docteur Feré, dans la préface de *Pathologie des émotions*, prétend avoir retrouvé cette brochure. C'était un numéro très ancien de la *Gazette des Hôpitaux*.

Edmond ajouta :

Oui, j'ai lu pas mal de livres d'anatomie artistique modernes et anciens, entre autres *Les Etudes d'anatomie*, de Charles Bonnet, et pour la maladie de cœur de Renée Mauperin, mon frère et moi avons pris des notes dans tous les livres de spécialistes sur les maladies de ces organes.

C'est tout.

Pudeur d'artiste n'aimant pas à étaler ses outils, ou emploi restreint de cette méthode ? se demande le docteur Ségalen.

Il n'aimait à montrer sur un rayon bas auprès de sa fenêtre et de sa table de travail que ses livres préférés : Tacite, *les Pensées*, de Joubert, *les Géorgiques*, Montaigne, Labruyère, à ce que nous affirme Mme DAUDET dans ses *Souvenirs autour d'un groupe littéraire*.

Nous ajoutons Lucrèce, certainement oublié par l'auteur de *Miroirs et Mirages*.

IV

Quant à l'interrogation des témoins, notons leurs réunions bi-mensuelles, chez Magny, rue de la Contrescarpe.

Il y avait là FLAUBERT, BURTY, TOURGUENEFF, TAINÉ,

RENAN, SAINTE-BEUVE, BERTHELOT, les docteurs VERGNE, GAUTIER. EDMOND et JULES écoutaient avec attention les moindres faits, s'informaient, interrogeaient, notaient, ne perdaient pas une syllabe.

Les dimanches de FLAUBERT, où les docteurs Robin, et Philipps le « casseur de pierres », quelques internes des hôpitaux (Brouilhet, Edmond Simon), des médecins connus se retrouvaient.

On y parlait d'amour, de découvertes physiologiques, des opérations les plus osées, on y badinait « *Alors décidément le morpion est bien moins armé que le pou par le Créateur ?* Flaubert contait des histoires, étonnantes pour un sensible incapable d'assister à une intervention chirurgicale ! pessaire retiré par son père au bout de 17 ans du ventre d'une poissonnière, et dont l'odeur était telle que « *trois internes de l'hôpital de Rouen tombèrent évanouis sur le cul* », de la « *sepia* » visqueuse qui s'échappa des narines d'un client de Trousseau, et qui força ce dernier à quitter son *Cabinet* et à n'y rentrer que deux jours après.

L'Interrogation des témoins est du reste la source « la plus courue » des littérateurs, HUYSMANS dans *A Rebours* donne des détails, des observations sur la grande Lèpre, qu'il tient d'un religieux bénédictin, docteur en médecine.

ZOLA interroge le Docteur Noset, aliéniste ; est intime avec le Docteur Maurice de Fleury ; consulte le Docteur Ponchet de Rouen.

ALEXANDRE DUMAS questionne le Docteur Dumontpellier sur les découvertes de Brown Sequard.

SAINTE BEUVE qui prit ses inscriptions de médecine de 1823 à 1827, et fut externe à l'Hôpital St-Louis, causa souvent avec ses Maîtres, et retira de leur enseignement des données précieuses. IBSEN, dont les débuts médicaux et pharmaceutiques furent brillants, JEAN RICHPIN, fils de médecin,

ayant préparé l'école de Strasbourg, VICTORIEN SARDOU, externe bénévole à l'hôpital Necker, expert dans l'art des pansements et ayant à son actif dix-huit mois de service hospitalier, profitèrent aussi de ce qu'ils pouvaient approcher de grands praticiens pour se documenter.

V

Nous ne parlerons que très brièvement de la cinquième source de documentation : l'Expérimentation, les Goncourt n'y ayant presque jamais puisé. Peut-on demander à des littérateurs d'expérimenter sur eux-mêmes ! A ZOLA de faire une expérience personnelle d'éthylisme pour l'*Assommoir*. A ANDRÉ COUVREUR de s'adonner à l'abus des liqueurs spiritueuses pour documenter "*Source Fatale*" !

— L'expérimentation sur autrui a du reste été pratiquée. Nous ne citerons ici que le cas où André Sarto cloua sur une croix son modèle pour peindre un Christ avec le plus d'exactitude possible. Ceci est pour nous de la légende !

— L'hypnotisme, état pathologique que l'on peut provoquer sur les personnes qui vous entourent, serait aussi une véritable *expérience provoquée*.

Nous en avons nous-même usé en endormant, avec leur permission, plusieurs jeunes filles, devant leur famille, pour la documentation de l'un de nos prochains romans.

Enfin les opiomanes, les haschichins, les éthéromanes dont nous avons longuement parlé au début de ce chapitre, peuvent s'étudier et décrire les diverses sensations qu'ils éprouvent.

Ces médecins ont pratiqué sur eux et sur leurs malades "*l'ophthalmo-réaction*" et il s'en est trouvé qui eurent le courage de se faire inoculer la syphilis.

Mais ceci était dans un but de dévouement à la Science et non à l'art.

Nous doutons qu'il y ait des littérateurs assez osés, pour en arriver là !

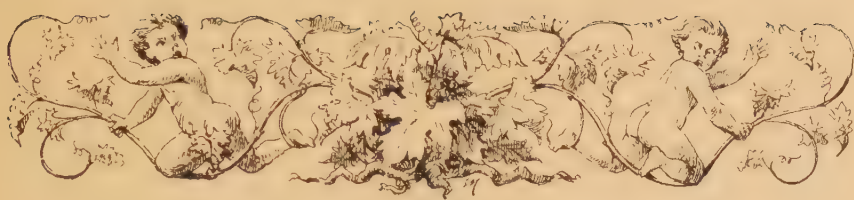


CHAPITRE III

LE CLASSICISME ET L'IMPRESSIONNISME EN PEINTURE ET EN LITTÉRATURE. — L'ÉCOLE DAVIDIENNE, INGRÈS, DELACROIX. — LES RÉNOVATEURS. — LE PARALLÉLISME DE L'ŒUVRE DE MANET ET DE L'ŒUVRE DES GONCOURT. — LA PRIÈRE DES ARTISTES. — L'INSUCCÈS ! CÉNACLES ET GRENIERS. — LES MALADIES DES GENS DE LETTRES, D'APRÈS LES DEUX FRÈRES. — UNE CONSOLATION PEU BANALE. — CEUX QUI PLAGIENT.

Quand la nature crée un homme de génie, elle lui secoue son flambeau sur la tête et lui dit : Va, sois malheureux !

DIDEROT.



EN lisant l'*Histoire populaire de la Peinture*, d'ARSÈNE ALEXANDRE, et l'*Histoire du Paysage en France*, nous fûmes frappés de l'analogie qui existait entre deux œuvres : celle de MANET, peintre, et celle des GONCOURT, littérateurs.

Après INGRES, que l'on traitait de PRIMITIF, de PENSEUR, et de GOTHIQUE, mais qui pour nous, rompait déjà avec les traditions de son maître DAVID, (quelques uns de ses ennemis ne le traitaient-ils pas de *réaliste*!)... Après DELACROIX, ce « RUBENS névropathe » qui par sa passion, son frémissement, son émotion picturale accentua la transition et peut être assimilé aux Romantiques ; un impressionniste, MANET, jeta soudain sur la toile des flots de lumière, faisant pousser des cris d'horreur aux « snobs » de la peinture.

Il fallut protéger ses toiles que la foule voulait crever ; on ne comprenait pas que la lumière puisse être parsemée sur un tableau, sans accompagnement d'ombres, les couleurs vives sans demi-ton !

Ces champs brûlés, ces verts tendres et aigus, produisaient sur le public, le même effet que la lumière sur les hiboux !

L'initiateur des PISSARO, CLAUDE MONET, SISLET, RENOIR, BERTHE MORISOT, CÉZANNE, FRÉDÉRIC BAZILE, GUILLEMIN, allait être bafoué, dénigré, et tourné en dérision.

Souignons ses insuccès :

1869. *LE DÉJEUNER SUR L'HERBE*, *refusé au Salon*. Ce tableau a été pris sur le vif. Manet a fait poser dos à dos, au soleil, son beau-frère et une de ses amies.

1874. *L'ARGENTEUIL*, suscite *les désapprobations les plus violentes*.

1876. *LE LINGE* est *refusé par le jury*. C'est l'étude vivante d'une blanchisseuse lavant du linge dans un baquet. La robe bleue de la femme, le vert des plantes, et la blancheur du linge forment de merveilleux contrastes.

Plusieurs autres études sont refusées. Cependant en 1879 on commence à s'habituer à ce genre (1).

EN BATEAU, malgré l'eau gris d'azur de la rivière ; CHEZ LE PÈRE LATHUILE (1880) ; le PORTRAIT DE M. PERTUISET, chasseur de lion, avec l'ombre violette des arbres ; le PORTRAIT D'UNE JEUNE FEMME, UN BAL AUX FOLIES-BERGÈRE ; ont reçu un accueil presque sympathique.

Ici un trait noir. L'ataxie jette sa griffe sur le rénovateur. Est-ce un effet de cette affection, à Bellevue, où il soigne ses douleurs fulgurantes, il donne le summum de son talent, et meurt le 30 avril 1882 chez le dramaturge Labiche, après avoir jeté sur la toile *LE BANC* sur lequel il venait rêver à ses déboires et qui est une merveille de coloris intense.

Sa vie ? — Femmes. Tabac. Alcool. Insuccès. Ataxie !

Triste résumé ! Résumé que l'on retrouve à chaque pas de l'histoire littéraire, musicale et artistique !

Ah ! l'étrange camée ciselé par GEORGES RODENBACH, et qui pourrait être la prière du soir de tous ces artistes !

Le ciel est gris ; mon âme est grise
Elle se sent toute déprise,
Elle se sent un parloir nu ;
Car le soir, ce soir m'est venu
Comme un commencement de crise.

.....

O soir, quel est donc le poison
Que parmi tes crêpes tu blutes ;
Pour que j'aie encor ces rechutes ?

.....

Mal du soir que si mal m'atteint
Que c'est comme une maladie,
Et rien d'humain n'y remédie...

(1) Nous devons faire remarquer que Constable en Angleterre, Corot et Courbet en France avaient déjà peint en plein air.

Un long aperçu sur l'évolution littéraire trouverait place ici. Si savamment le tracèrent des plumes dont les moindres assertions font loi, les TAINE, les SAINTE-BEUVE, les FAGUET..., etc., etc., que la nôtre s'y refuse. Nous signalerons simplement le parallélisme étroit de l'évolution picturale et littéraire. Classicisme avec ses règles immuables devant laquelle se courbèrent tant de génies. Romantisme avec son exaltation fougueuse, et Naturalisme ! Nous insisterons sur cette dernière école en comparant les Goncourt et Manet.

Le XIX^m siècle est marqué par l'emploi de la méthode expérimentale, l'essai du *Roman Médical*.

L'étude des causes, s'écrie le professeur Jacoud, vient d'entrer dans une voie qui opérera, même en pathologie

Une véritable révolution et ce sera un bienfait de notre époque d'avoir substitué à une pathogénie souvent erronée une pathogénie positive basée sur l'expérimentation.

CLAUDE BERNARD dans « l'Introduction à l'étude de la Médecine expérimentale » avait été le promoteur de ce mouvement, et en avait établi les règles, aussi ZOLA annonçait-il qu'il se retrancherait souvent derrière lui.

Comment ! Parce que CRUVEILHER avait mis en évidence le rôle joué par le peaussier du cou dans l'expression des passions, haine, terreur, souffrance, parce que ces mêmes passions humaines avaient été classées dans les livres de Pathologie, elles n'intéresseraient plus les lettrés ?

Charles Demailly est une réponse. Sa terrible maladie est étudiée pas à pas, le lecteur se sent ému, entraîné par le sujet. Et pourtant JULES JANIN éreinte ce roman dans les Débats.

Sœur Philomène, étude saignante qui secoue et émeut, est refusé par Lévy qui le trouve « horrible », et on le vend au prix des feuilletons stupides !

Pourtant voici le début de la lettre où FLAUBERT apprécie cette œuvre. Nous l'empruntons au livre d'ALIDOR DELZANT.

Ça m'a empoigné, enlevé. J'ai tout lu d'une haleine et en mouillant quelquefois comme un simple bourgeois. C'est très vrai, très fin et très profond. Bien des femmes s'y reconnaîtraient. Il y a des pages exquises : p. 44, 45, 46.

Comme MANET, les GONCOURT continueront la lutte, malgré leurs « désespoirs infinis ». Ils iront amoureux de leur art, cherchant le vrai, dédaignant le critique !

Germinie Lacerteux est très mal accueillie.

Voici comment Gustave Merlet critique cette œuvre :

Il faudrait être une Germinie ou un Jupillon pour respirer sans être asphyxié, ces miasmes dont le voisinage est délétère, même à distance. Dans cet air empoisonné la lumière s'éteint, et le critique qui s'est engagé par devoir dans ces souterrains fangeux, en est réduit à tâtonner dans l'ombre pour chercher sa route et gagner au plus vite l'issue la plus voisine.

On dirait une gageure soutenue imperturbablement par des jeunes gens en belle humeur qui veulent scandaliser les élégances parisiennes et attirer l'attention en arborant des guenilles au milieu d'un salon. Oui, il y a évidemment ici une mise en scène calculée pour un effet de surprise bruyant. C'est prémédité comme un défi.

Voilà comment l'on apprécie deux êtres qui ont le courage de regarder en face la vie dans ses côtés hideux, avec de la pitié pour ses victimes !

Madame Gervaisais est un nouvel échec. BARBEY D'AUREVILLY sermonne. Seul Alphonse Daudet prend la défense de ce livre dans la *Revue de France*.

Enfin, *Renée Mauperin* est loué dans *La Presse* par DE SAINT-VICTOR.

L'on s'habitue !

C'est peut-être de l'accoutumance !

Est-ce que l'insuccès ne hâta par la mort de ces deux artistes, Manet et Jules de Goncourt ? Madame Daudet nous l'affirme pour ce dernier :

Il mourut, nous écrit elle, en partie de l'indifférence et de l'hostilité qu'on leur manifestait à tout propos.

Ils trouvaient cependant quelques consolations dans les réunions amies où l'on causait de leur art, et où l'on appréciait leurs œuvres. C'était pour les peintres impressionnistes le Café Guerbois, le *Cénacle*, à l'entrée de l'avenue Clichy ; l'atelier d'Anatole de Beaulieu, le salon du général de Ricard, celui de M. et Mme Georges Charpentier, les dimanches de FLAUBERT, et le fameux *grenier* des GONCOURT, où se faisait la lecture et la critique des nouveaux ouvrages.

II

Certainement les froissements répétés de l'amour-propre, joints à l'hyperacuité des sens que les spectacles poignants de l'hôpital développaient chez eux, avec cela la mauvaise santé physique, gastralgie, insomnies chez Jules, suivies du lent développement de la paralysie générale progressive, qui l'enlevait ; les coliques hépathiques, zona, névralgies intercostales, crises néphrétiques, insomnies d'Edmond, qui l'obligeaient à courir les stations (1) nous expliquent la profonde mélancolie, qui encercle leur œuvre. Evidemment,

(1) Nous avons fait des recherches sur les eaux fréquentées par les deux frères. Nous avons trouvé des traces de leur passage à Royat. La Compagnie de Vichy manqua d'amabilité et nous répondit le 4 avril 1910, les quelques lignes qui suivent : *Monsieur le Docteur, en réponse à votre lettre du 1^{er} courant, nous avons l'honneur de vous informer que nous n'avons aucune trace du passage des Goncourt à Vichy, et ne savons pas quel est le médecin qui les y a soignés. Veuillez agréer, etc. Pour la Compagnie de Vichy,* signature illisible. Est-ce parce qu'Edmond de Goncourt prétendit que les eaux de Vichy avaient tué son frère ? Je ne le pense pas, cette assertion étant très exagérée.

il nous faut tenir compte d'une prédisposition individuelle latente acquise et développée par le surmenage, les émotions, les veilles, le travail prolongé et les excès que nous avons signalés dans notre premier chapitre, ainsi qu'une ascendance militaire.

Il est curieux de voir avec quelle insistance EDMOND DE GONCOURT étale, dans les notules de son JOURNAL, les moindres détails sur l'état pathologique de tous ceux qui vécurent auprès de lui ou dans les divers milieux qu'il fréquentait.

Nous avons eu, en lisant, parsemés au hasard des heures, ces divers croquis médicaux, vrais bulletins de santé, à la fois jolis et précis, la sensation nette de l'écrivain cherchant dans l'étalage des maux d'autrui *l'oubli momentané et le soulagement* de sa propre souffrance.

Jetons-y un coup d'œil rapide.

Voici le tableau des accès de goutte de JULES JANIN et de la joie qu'il éprouve en songeant au brevet de longue vie que confère cette affection.

Le bulletin de santé de MÜRGER, qui se meurt d'une maladie où l'on tombe en morceaux et dégage une odeur nauséabonde de viande pourrie ; les douleurs lancinantes qui parcourent la jambe et le bout du pied de PONSARD ; le catarrhe de GAVARNI ; les spasmes de vessie de SAINTE-BEUVE qui ne peut passer trois heures sans se sonder et rend du pus par l'anus.

Le Docteur Elloso soigne THÉOPHILE GAUTIER pour le cœur et Ricard porte sur ce dernier le diagnostic d'un relâchement ou d'un resserrement de la valvule mitrale. Il est plusieurs fois question de ZOLA, un Zola malingre, névrosifié, avec tendance hypocondriaque, palpitations, tremblements des doigts, gravelle, menaces de rhumatismes articulaires, maux de reins, hallucinations qui lui font voir à tout

moment, sur sa droite, des passages de souris. PHILOXÈNE BOYER meurt de vieillesse à trente-huit ans; d'une fin semblable à celle de FONTENELLE. FRANÇOIS HUGO, miné par une profonde anémie, a une façon originale de traiter une cholérine tenace en absorbant force melons et eau glacée. BISMARCK a une susceptibilité malade. CHARLES BLANC a de fréquentes attaques d'épilepsie. TOURGUENEFF et FLAUBERT sont des hallucinés et nous assistons, lorsque l'auteur de Madame Bovary souffre de la jambe, à un diagnostic intéressant de fracture de péroné. Plus loin nous le voyons mourir l'écume à la bouche d'une attaque d'épilepsie. VAUCORBEIL, le compositeur, a la terreur du velours.

L'affection de poitrine d'ALPHONSE DAUDET, qui vomit de gros caillots suivis de flots de sang, ses crises d'estomac, le martyre rhumatismal de son fils qui ne peut trouver de soulagement que dans les piqûres de morphine, le cancer de TROUSSEAU, la vision d'un ERNEST PICARD, dégonflé et décoloré, tel une enseigne d'éléphant en baudruche sur laquelle il aurait plu; la double perforation de l'appendice cœcal de GAMBETTA qui le condamnait à une mort certaine; le délire de CLAUDE BERNARD répétant sur un air tragique « Foutu... Foutu... » sont des tableaux d'un impressionnisme saisissant.

Nous trouvons de précieux renseignements sur la folie alcoolique de BATAILLE dont le père s'est noyé dans le purin; sur la folie du caricaturiste GILL et celle de DU BOÏS, sur la maniaquerie du célèbre peintre RAFAELLI, l'érotisme cérébral de BURTY, la maladie de cœur de BONNETAIN.

POPELIN a des battements dans une oreille avec un creux à l'épigastre, OCTAVE MIRBEAU une fièvre chronique, ROBIN est apoplectique, BACHET aussi, et la paralysie vient le frapper.

BELOT prend des gouttes amères de noix vomique, BURTY a une joyeuseté de gaga, MAUPASSANT colloque toute la

journée avec des banquiers, courtiers imaginaires, et le docteur Blanche lui trouve une physionomie de vrai fou, un regard hagard, une bouche sans ressort.

Il y a de l'oculistique ; les troubles visuels, mouches, éblouissements de VITTIS, la maladie des yeux de HENRI HEINE que Gruby attribuait, par un juste diagnostic, à un commencement d'affection de la moëlle contre l'opinion de son confrère l'oculiste Sichel ; de la chirurgie, l'opération de la tumeur intestinale de JEAN LORRAIN. Nous apprenons que MADAME BAUDELAIRE et son fils sont morts aphasiques, que l'on a été obligé de fabriquer un tourne-cuisse à MADAME DE STAEL à cause de sa mauvaise conformation, et pour lui ramener les pieds et les jambes en dehors ; il est étonnant que seuls quelques vagues renseignements soulignent la maladie de GYP.

Nous manquerions à l'impartialité, en ne terminant pas ce chapitre par une remarque qui nous a vivement frappé. Si l'on dénigra fermè les Goncourt, en revanche, quelques littérateurs peu gênés furent loin de dédaigner les renseignements médicaux qui pullulent dans les IX tomes du Journal sur les contemporains d'Edmond et de Jules. Et lorsque nous nous demandions avec anxiété comment l'on avait pu se procurer tels ou tels renseignements sur les Baudelaire, les Maupassant, Daudet, Murger, etc., etc., nous avons, en égrénant ligne à ligne l'œuvre des deux frères, trouvé la clef de l'énigme. Il serait malséant, dans une thèse médicale, d'insister sur cette épineuse question.

CHAPITRE IV

LA PATHOLOGIE DES GONCOURT : I. THÉORIES PARAMÉDICALES (?). — II. UN CHAPITRE DE PHYSIOLOGIE. LA GUILLOTINE. — III. UNE¹ INCURSION DANS LE DOMAINE DE LA PATHOLOGIE GÉNÉRALE.

La mort entre nous deux étend ses bras en croix.
Tu viens de la chasser avec tes mains cruelles...

M. MAGRE,





LA *Pathologie des Goncourt* ! c'est à dessin que nous avons ainsi intitulé ce chapitre, nous rappelant combien il y a peu de temps encore l'on dénigrait l'œuvre angoissante des deux frères, cette littérature para-médicale ! Cette *Pathologie* à l'usage des gens du monde !

— Et nous relisons encore avec tristesse la critique injuste qu'en fit René Doumic dans les *Portraits d'écrivains* !

Car nous nous rappelons avec une bien douce émotion le temps lointain où la lecture de “ *Sœur Philomène* ” faisait naître à notre esprit une vision blanche d'hôpital perdu dans les touffes de chrysanthèmes !... Vision retrouvée, plus poignante encore ce matin d'hiver où pour la première fois, remplis d'une vague crainte nous avons franchi la porte d'une salle de chirurgie. Nous nous rappelons, il y a cinq ans, avoir retrouvé dans le service du Professeur Carrieu, une Germinie Lacerteux, pâle comme un soir d'automne, et dont la toux déchira notre âme !

La Pathologie des Goncourt, mais elle est vaste et précise, il ne s'y trouve pas une affection qui n'ait été au moins effleurée ! Il n'est pas un seul de leur livre où l'on ne puisse trouver quelques lignes ayant trait à la médecine !

— Nous en avons découvert jusque dans “ *Les Mystères du théâtre* ” jusque dans un des livres où nous nous attendions le moins à en trouver “ *La Guimard* ”.

Un jour de répétition la célèbre danseuse « était renversée

par une pièce de décoration qui lui tombait sur le bras en le fracturant. Mais la fracture *était simple* et Guérin le chirurgien des mousquetaires se trouvant à l'Opéra ce soir-là faisait sur place la *réduction de la fracture* sans que la courageuse nymphe poussât un cri.

« Une messe fut dite à Notre-Dame pour le bras cassé. »

Il est évident que certaines des théories émises par les GONCOURT au gré des pages, paraissent bizarres, disons plus, exagérées et para-médicales pour un profane. Nous en avons ici noté plusieurs.

Voici celles qui se rapportent à la littérature :

En littérature, des délicatesses sont atteintes par les nerveux lymphatiques que n'atteindront jamais des nerveux sanguins.

Dîner chez Riche. On débute par une grande dissertation sur les aptitudes spéciales des constipés et des diarrhéiques en littérature...

Une justification du *lota mulieri in utero* :

A-t-on remarqué que jamais une vierge, jeune ou vieille, n'a produit une œuvre ou quoi que ce soit ?

La façon originale de faire monter le thermomètre et qui est très connue dans nos casernes :

Je me rappelle un de mes petits camarades devenu fou de l'infirmité, une très belle femme de quarante ans, et qui, pour la voir et avoir le contact de ses soins caressants, se mettait une gousse d'ail dans un certain endroit afin de se donner la fièvre.

La manière de reconnaître indubitablement le type de de bonté féminine :

Le teint un peu tiqueté de taches de rousseur, les lèvres épaissies, la bouche comprimée et entr'ouverte comme un gros bouton de fleur, vulgo, en cul-de-poule...

Voulez-vous savoir le moment où nous avons le plus d'idées ?

Pour les de Goncourt, c'est « après dîner », car l'estomac semble

dégager la pensée comme ces plantes qui suent instantanément par les feuilles l'eau dont on a arrosé leur terreau.

Il est curieux de rapprocher cette opinion de celle de Maurice Barrès, dans le *Jardin de Bérénice*, où ses conversations avec Bérénice cessaient précisément pendant la période de *congestion*.

Et cet aperçu sur la CONTINENCE :

J'ai eu un jeune ami chaste, dont la famille — hommes et femmes — est dans le désespoir qu'il n'ait pas de maîtresse et qui, dans cette chasteté, voyant une *dégénérescence de la race*, le gronde et le moralise sans relâche pour qu'il aille voir des filles.

Nous attirerons l'attention sur la singulière mort qui frappa un paysan sorti de son trou et, tombant dans le bruit, l'étourdissement et l'espèce de magie de l'atelier de photo-sculpture de Dalloz... Le malheureux en perdit la raison et la vie.

Les réflexions sur l'amour sont très justes :

— Ils ignoraient ce grand vide qui se promène en vous après les excès ainsi qu'une carafe d'eau dans la tête d'un *hydrocéphale* (1)

— Nous nous en allons de ces lits de dentelles comme d'un musée de préparations anatomiques, et je ne sais quels souvenirs chirurgicaux et désolés nous gardons des aimables et plaisants corps.

— La pire débauche est celle des femmes froides ; les apathiques sont des louves.

Très justes sont aussi ces quelques lignes sur l'hérédité morale transposée des fils adultérins :

On n'a pas assez remarqué combien il arrive souvent que les fils des pères — malheureux — sont les portraits de leurs pères. Leurs mères

(1) Un syphilitique d'une grande intelligence disait à M. le Professeur Vires qu'il éprouvait cette sensation de carafe d'eau roulant dans sa tête.

semblent les avoir conçus dans la pensée fixe et peureuse de l'image du mari qu'elles trompaient. Ils ressemblaient à leur père comme l'enfant de la peur d'une petite fille ressemblerait à Croquemitaine.

La transmission du sang ?

On causait, ce soir, des puissances et des effets de transmission du sang. Violet-le-Duc parlait de gestes d'enfants qui dénoncent le père, le nomment presque, et il soutenait qu'un cocu philosophe qui étudierait la question pourrait sans se tromper reconnaître dans le cercle de ses amis et de ses connaissances le père de ses enfants.

Une femme interromp la conversation et raconte qu'une de ses amies accoucha d'un enfant qui avait deux doigts palmés, et que, rencontrant un monsieur qu'elle savait avoir cette infirmité, elle lui fit avouer qu'il en était le père.

L'HERMAPHRODISME.

Je ne sais qui racontait au dîner de ce soir que dernièrement se présentait au conseil de révision, un jeune homme réunissant les deux sexes et disant que toute sa famille était ainsi, et qu'il avait une sœur qui se mettait quinze jours avec un homme, quinze jours avec une femme.

Les effets des interventions chirurgicales chez les chirurgiens seraient très différents si nous en croyons les deux passages suivants :

Le docteur Phillips, le grand opérateur des vessies malades de ce temps, le *casseur de pierres*, nous disait aujourd'hui, qu'une opération lui donnait un appétit énorme et qu'en deux minutes, le temps qu'il ne dépassait jamais, il se faisait en lui une telle dépense d'attention pressée et de fluide qu'il avait besoin de manger n'importe quoi après.

Chez quelques chirurgiens, leur travail de tous les jours, dans le muscle, dans la chair, leur apporte quelquefois le dégoût de la viande, c'est ainsi que le frère de Flaubert ne se nourrit presque que de pain et de vin.

Nous terminerons ces citations d'apparence étranges entendues par les De Goncourt un peu partout, et recueillies sans doute pour leur originalité, par une boutade qu'ils relevèrent — toujours dans un dîner — sur les Juifs.

L'autre jour, à un dîner d'honneur, l'on se demandait pourquoi les Juifs arrivent à tout et si facilement à ce qui est l'ambition de tous « l'argent ». Un médecin qui se trouvait là émit l'idée que la circoncision en diminuant chez eux considérablement le plaisir diminuait de beaucoup la jouissance et l'occupation de la femme.

II

A côté de ces lignes que le public trouvé plaisantes, mais qui pourtant sont vraies, avec quel scrupule sont étudiées la plupart des maladies courantes.

Nous avons tout d'abord recueilli parmi nos notes un véritable chapitre de *PHYSIOLOGIE*.

Combien seraient intéressantes pour des physiologistes les recherches signalées dans le *Journal*.

Est-ce que chez les lettrés, la publication d'un livre apporterait la déperdition des forces physiques et morales qui se produit chez les criminels après la consommation du crime ?

Je disais à Daudet que « la douleur devait amener une dépense de force supérieure à celle exigée et obtenue par tous les exercices physiques et qu'un jour peut-être on trouverait un instrument qui vous donnerait le chiffre précis de la déperdition amenée par une crise de foie, par des douleurs rhumatismales et qu'on serait étonné de la dépense de force faite dans une maladie aiguë. »

Quant aux études physiologiques de Rafaëlli sur les cris des rues elles ne manquent point de saveur.

Chez l'homme qui crie Tonneaux, tonnes, le cri est un cri du ventre, un roulement de basse à la Lablache, qui n'amène aucune fatigue et, au contraire, une gymnastique des muscles intérieurs, tandis que certains cris nerveux comme ré-pa-ra-teurs de por-ce-lai-ne, des cris produits par des contractions de la gorge doivent amener, au bout de très peu d'années, une laryngite.

Les expériences de Brown-Sequard ont intrigué les

Goncourt. Ils ont interrogé, tourné et retourné l'aide injecteur lui-même.

Ce dernier affirme que « les cobayes s'épuisant on avait songé aux testicules de taureaux, mais qu'on avait appris que les toréadors les mangeaient pour se donner de la vigueur et du jarret — et je pensais en moi-même, ajoute de Goncourt, — aux effets littérairement et peut-être physiquement fantastiques que pourraient produire chez les humains l'injection de testicules de bête féroce, l'injection des lions, l'injection des tigres ».

La discussion sur les effets de la guillotine et les expériences qui furent établies à son apparition et que nous avons puisées dans l'*Histoire de la Société Française pendant la Révolution* (2 vol) sont aussi fort bien relatées.

Palpitantes sont les querelles qui s'élèvent entre les médecins physiologistes (pages 436-437).

Les uns trouvent atroce ce supplice, et prétendent qu'il est prolongé « par une sorte de survie et par une sensation demeurant dans la tête après la séparation ». Et c'est Soëmmering et J. Suë. J. Suë confirme ses dires par des preuves. La tête d'un coq décollée en une seconde conserve ses mouvements une minute, le cœur 3', le corps 4'. Un lapin décollé : corps 1' 1/2, cœur 4'; un vieux coq prolonge ses mouvements pendant 20' et ses ailes ont des mouvements marquant une douleur très prononcée ; la tête d'un papillon butine 20' ; les têtes de vipères font encore des blessures mortelles ; le cerf volant se ranime après 48 heures et entre les cornes dans l'épiderme d'un doigt. Les membres d'hommes vivants sur lesquels on a employé divers moyens d'irritation de Galvani conservent 1/4 d'heure de sensibilité.

L'asphyxie apporterait un état de collapsus ou d'affaissement ôtant tout sentiment de douleur, les instruments contondants, coupants et brisants auraient un effet tout

autre et le décapité penserait, entendrait, sentirait et jugerait la séparation de tout son être.

Sédillot réfute ces données et prétend que les rapports du corps et de la tête diffèrent. Survissat est convaincu que la section des carotides, jugulaires, vertébrales, tous vaisseaux qui portent et rapportent le sang du cœur à la tête et de la tête au cœur, suffit pour annihiler la douleur, Gastelier appuie Sédillot, et reproche à Suë de confondre la sensibilité morale de la douleur avec l'irritabilité automatique des fibres.

Dans une des notules du journal, se trouve certaine causerie du docteur Robin sur les décapités :

Qui, au bout de quarante-cinq minutes de mort, portent la main avec un mouvement de vivant à leur poitrine à l'endroit où on les pince, et beaucoup d'autres épreuves venant à l'appui d'une théorie sur l'indépendance du cerveau et du cœur.

Nous allons finir de démontrer combien est intéressante au point de vue médical l'œuvre d'Edmond et de Jules de Goncourt, en pérégrinant avec eux dans le domaine de la Pathologie générale.

III

Voici tout d'abord quelques réflexions sur LA MALADIE :

C'est une mort lente et successive des manifestations, presque immatérielles qui émanaient de son corps...

La maladie avant de tuer quelqu'un apporte à son corps de l'inconnu, de l'étranger, du non-lui, en fait un espèce de nouvel être dans lequel il faut chercher l'ancien... celui dont la silhouette animée et affectueuse n'existe déjà plus.

La maladie sans la souffrance aiguë n'est pas quelque chose de tout à fait désagréable, c'est une espèce de diffusion inconsciente de la cervelle dans un ensommeillement nerveux..

La maladie sensibilise l'homme pour l'observation, comme une plaque de photographie.

Après la maladie, LE MÉDECIN :

Il y a du raisonneur de l'ancienne comédie dans le médecin moderne. Je suis toujours un peu choqué de voir Ricord dans un salon de femme, comme je serais choqué de de voir un flacon d'un vilain remède sur une toilette de femme.

LES JOURNAUX qu'ils rédigent :

Des journaux de médecins jettent à la curiosité cynique de la postérité *le placenta* des reines, et l'on entre en le livre révélateur de notre ami Soulié dans le vagin de Marie de Médicis ouvert à deux battants.

Leurs conversations :

Causerie du docteur Robin et des diverses sommités de l'époque.

DES ESSAIS DE THÉRAPEUTIQUE.

... Et j'oubliais un petit pot où trempent dans l'eau des feuilles de sauge dont la princesse use pour une inflammation de gencive.

LES RÉGIMES que suivent Zola, Gautier et Sarah-Bernhardt.

Zola perd 28 livres en trois mois, ne buvant plus en mangeant, et ne prenant plus de pain.

Par contre Théophile Gautier dit à Lecour :

Je voudrais avoir des pectoraux comme dans les bas-reliefs et des biceps hors-ligne. Lecour m'a un peu tubé comme ça... « Ce n'est pas impossible », m'a-t-il dit... Tous les jours je me suis mis à manger cinq livres de mouton saignant, à boire trois bouteilles de vin de Bordeaux, à travailler avec Lecour deux heures de suite... J'avais une petite maîtresse en train de mourir de la poitrine, je l'ai renvoyée. J'ai pris une grande fille, grande comme moi. Je l'ai soumise à mon régime : Bordeaux, gigot, haltères, voilà... Et j'ai amené 120.

Sarah Bernhardt.

Parle de son hygiène, des haltères qu'elle fait le matin, d'un bain chaud d'une heure qu'elle prend tous les soirs.

Tout est passé en revue :

L'ATAVISME

Mme de Maupassant dit à propos de son fils :

Non sa maladie ne tenait d'aucun de nous... Son père, c'est un rhumatisme articulaire. . . Moi, c'est une maladie de cœur... Son frère qu'on a dit mort fou, c'est une insolation.

L'OCULISTIQUE

On cause de ces yeux immenses, tournants et roulants des orientaux et qui seraient obtenus par un allongement, par un coup d'ongle donné dans l'angle extérieur par de vieilles femmes qui ont la spécialité de ce coup d'ongle.

... La pupille était comme ça... Et il nous montre la grandeur de son pouce.

... Nous parlons des yeux de Maupassant qu'il dit avoir été de très bons yeux, mais semblables à deux chevaux qu'on ne pourrait mener et conduire ensemble — et que le mal était derrière les yeux.

LES MALADIES DE LA PEAU

La princesse a eu « un maître d'allemand possédant une joue mangée par un immense dartre et toute la leçon il en faisait tomber les écailles. »

LES AFFECTIONS DE L'APPAREIL GASTRO-INTESTINAL

Tissot racontait à propos du service qui se faisait au Temple que « les pieds nus sur les dalles de marbre donnant la diarrhée aux vieux prêtres, un médecin *ad hoc* séjournait dans une partie du Temple.

LES ACCOUCHEMENTS

Il nous a semblé original à propos de césarienne de rapprocher les impressions d'un étudiant en droit de nos amis, entrant pour la première fois dans une Maternité, les passages les plus saillants d'un traité d'alors et la description émouvante qu'en firent les Goncourt.

UNE CÉSARIENNE.

1^o Crayonnée à la hâte dans un Bar, par un étudiant en droit, au sortir de la *Maternité* où il suivit par curiosité deux de ses amis étudiants en médecine. (INÉDIT)

La salle surchauffée aux murs d'un blanc laiteux...
Les instruments d'acier aux différentes formes...
Internes et Docteurs, phénol et chloroforme...
C'est clair comme un matin d'hiver au ciel neigeux.

Sur la table de fer une femme paisible
Et nue hideusement, au ventre ballonné...
L'opérateur s'approche et sur elle incliné
Incise vivement l'épiderme insensible,

Puis, plus profondément, la chair... Un jet de sang
L'odeur fade saisit le cœur et le soulève,
Je voudrais ne plus voir... Mais n'est-ce pas un rêve
Aux mains du Professeur palpite et vit l'enfant !

Imperceptiblement la chair intime bouge,
La forme se précise et renaît peu à peu
Et le ventre paraît, inerte, flasque, affreux
Puis plus rien. Sur la peau la cicatrice rouge.

Georges BORREL.

Toulouse, Avril 1907. (*Maternité*).

2^o **Une Césarienne**, par Edmond DE GONCOURT.

Monsieur Dubois a pris un scalpel, il lui a fait, comme ça, une raie sur tout le ventre, du nombril en bas, la peau s'est tendue, s'est divisée...

On a vu les aponévroses bleues comme chez un lapin que l'on dépiaute...

Il a donné un second coup qui a coupé les chairs... le ventre est devenu tout rouge... un troisième...

A ce moment, ma chère, ont disparu les mains à Monsieur Dubois... il far-

3^o **Une Césarienne**, dans un *Traité d'Accouchement* de 1860 (1).

On pratique une première incision sur la ligne médiane un peu au-dessus de l'ombilic, et conduite verticalement jusqu'à 4 centimètres du pubis...

Elle doit avoir environ 15 centimètres...

La peau et la ligne blanche sont incisées couche par couche jusqu'au péritoine. On fait sur cette membrane une petite ouverture par laquelle on introduit le doigt qui sert de conducteur à un bistouri boutonné. L'incision

(1) D'après A. Joubin.

fouillait là-dedans... il a retiré l'enfant... Alors... Ah ! tiens, ça c'était plus horrible que tout, j'ai fermé les yeux... On lui a mis les grosses éponges... elles entraînent toutes, toutes, on ne les voyait plus !... Et puis quand on les retirait, c'était comme un poison qu'on vide ! Un trou ma chère...

Enfin on l'a recousue, on a noué tout cela avec du fil et des épingles... Ça ne fait rien, je t'assure que je vivrais cent ans je n'oublierais jamais ce qu'est une opération césarienne.

est agrandie dans les limites de la plaie extérieure.

La paroi utérine est ensuite divisée couche par couche jusqu'à ce qu'on parvienne sur les membranes ou le placenta... Les membranes sont alors rompues et le fœtus extrait par la partie qui se présente...

Il est donc nécessaire dans l'hystérotomie d'enlever au moyen d'éponges fines, les liquides et les caillots dont l'introduction dans le péritoine n'est point empêchée par la pression la plus exacte.

Godefroy, dans un cas d'hystérectomie, a fermé avec succès la plaie utérine au moyen de trois points de suture, dont il a coupé les fils près des nœuds...

Tyler Smilth donne le précepte de fermer les plaies abdominales et utérines par la même suture, etc.

Puisque nous sommes au chapitre des accouchements, ne voilà-t-il pas une façon originale d'expliquer dans les OIG le dégagement des diamètres de la tête, SOB, SOF, SON l'occiput étant fixé sous le Pubis.

Mouvement instinctif du nouveau-né lorsqu'il sort de son premier domicile et qu'il est encore oscillant à l'ouverture, ce mouvement, ce premier acte de vie est de redresser la tête et de la soulever vers la lumière. *Cælum fueri jussil.*

Cette idée semble avoir été puisée dans *Lucrèce*, qui était comme nous l'avons déjà affirmé un des livres de chevet des deux frères.

Voulez-vous que nous jetions un coup d'œil sur les MALADIES DE CŒUR. Nous avons déjà souligné l'hypertrophie du cœur de Renée Mauperin, les quelques lignes qui suivent relatent des faits bizarres sur ce syndrome.

Dans l'hypertrophie du cœur la figure après la mort prend le caractère extatique. Une jeune fille, que l'on croyait morte à la suite de cette maladie, son père pleurant au pied du lit, rejette souvent le drap qu'elle

avait sur la tête, se soulève dans une attitude de prière, montrant un visage à la beauté surnaturelle qui fait croire à un miracle et, après un petit discours de consolation adressé à son père, se recouche et repose le drap sur sa tête en disant : « Je peux dormir maintenant ».

Malgré l'in vraisemblance de ce fait, ne le trouvant relaté dans aucun traité, nous avons lu ce passage à plusieurs de nos maîtres, entr'autres à Monsieur le Professeur Vires, et il nous a affirmé qu'il était des cas où la mort était précédée de cette espèce d'*euphorie* (ευ bien πορευ se porter) et que lui-même en avait connu plusieurs.

Nous n'insisterons pas sur les MALADIES DE POITRINE, ces dernières tenant une trop grande place chez les Goncourt, mais ces deux passages nous ont semblé fort intéressants.

On parle de la phtisie et du charme de la voix de phtisique :

— De cette voix de baryton qu'il a connu à Chasseriau, mort de la poitrine, de cette voix de caresse qui est comme un suprême enlacement autour des êtres et des choses de la terre, de cette voix dont déjà les microbes tuberculeux et tumultueux font comme un rôle de sentiment.

— La phtisie l'a diaphanisé. Et il est devenu pour ainsi dire l'ombre transparente... avec quelques rares bouquets de poils blancs épais, sur une figure de spectacle il n'a gardé que ses yeux et sa voix.

Puis suivent ses merveilles de détail sur L'HYSTÉRIE :

Curieux travail sur cette petite bête hystérique qu'il déchaîne, qu'il lâche en elle et qui court jusqu'au bout de ses doigts soudain frémis-sants et prêts à pincer, de ce rien de gaz qui met en folie sa matrice et sa cervelle, apporte un frémissement agressif à ses nerfs.

La conversation d'une hystérique :

Tu sais ma matrice, cet amour de médecin l'a examinée .. eh bien elle est comme ça ma matrice, et elle fait le geste d'un télégraphe qui perd l'équilibre, ajoutant : Oui mon cher, comme un perroquet sur un bâton... sur le pont d'un bâtiment... par une tempête.

Lisez le récit de cette hystérie très prononcée :

Qui la fait presque tous les mois à un quantième, où elle dit aller chez elle pour donner son linge à la blanchisseuse, disparaître deux ou trois jours avec un des attablés ordinaires de son amant. Après quoi elle rentre au bercail et le ménage reprend comme si rien n'était.

L'HYPOCONDRIE :

— Les bains de mer me sont défendus.

— Par qui donc, Madame.

— Mais par les médecins, oui, Monsieur, j'ai une *maladie noire*.

— *Le spleen !*

— *Le spleen* si vous voulez... je m'ennuie... on ne s'en douterait pas.

Tout le monde qui me voit, me dit : « Comme vous êtes bien portante ! »

Et plus loin :

Vous souffrez de l'ennui, Madame. En effet, votre vie me semble passablement ennuyeuse. Vous déjeunez, on attelle ; vous rentrez, on dételle ; vous dînez, on réattelle ; vous rentrez, on déréattelle... et là-dessus, vous vous couchez

L'ATAXIE :

— Chauve, les tempes renflées... un peu de raideur dans les bras et les mouvements du corps mécanique et fiévreux.

— Un terrible mot pour dépeindre la marche des gens ataxiques : « Oui, il commence à stepper » (1).

L'HÉMIPLÉGIE :

Je crois que beaucoup d'hémiplégies viennent de la disproportion de l'homme avec sa place : les trop grandes positions font sauter les plus petites cervelles.

Et à propos de Feydeau :

Il est devant une fenêtre fermée, dans la pose raide et ankylosée des hémiplégiques... il a la parole nerveuse qui se presse et sort par saccades... il parle... de sa tête que l'on électrise, d'un grand mal de gorge.

(1) Le Steppage, de Charcot.

Il retrouve la parole, mais il a un bras et tout un côté qu'il ne peut remuer. C'est le chagrin de ce qui s'est passé...

LA MÉNINGITE, où nous trouvons amplifiés des détails donnés par Jaccoud.

L'enfant est mort d'une *méningite*, de cette inhumaine maladie qui s'attaque aux mieux portants. Son délire, ce délire particulier aux maladies du cerveau, et qui fait aux vieux comme aux jeunes repasser dans les dernières heures de l'agonie, les sensations de leur vie — son délire était à la fois doux et déchirant, il ne parlait que de roses que ses petites mains cherchaient à rassembler en bouquet, pour sa bonne amie la sœur qui le soignait...

Je ne crois pas aux maladies du cerveau ressemblant à des coups de foudre. Cet enfant n'était pas plus intelligent, pas plus spirituel qu'un autre, mais cet enfant avait une faculté que je n'ai jamais rencontrée poussée à ce développement chez aucun autre, la faculté de la sensation. Je n'ai jamais vu un enfant jouir comme lui du parfum d'une fleur, de la vue d'une jolie femme bien habillée, du confort d'un bon fauteuil, du toucher d'une chose agréable.

Et son toucher à lui était particulier, l'on peut dire que c'était une caresse...

C'était la faculté supérieure de ce petit cerveau, une faculté anormale, et les facultés anormales d'un cerveau quelles qu'elles soient sont toujours menacées d'une méningite.

L'HYDROCÉPHALIE.

Il marche devant nous un couple étrange, une espèce de petite naine à la grosse caboche, coiffée d'un bonnet de femme, et habillée d'un camail qui lui tombe à la hauteur des jarrets, une petite fille comme rognée en bas et ayant au bras un immense panier.

Elle donne la main à un petit frère hydrocéphale, aux bras attachés plus bas que des bras humains, aux mains traînant presque à terre.

LES MALADIES DES OS. — L'*Ostéomalacie* semble visée dans ce passage de Manette Salomon.

On eût dit que dans cet avilissement les forces de résistance de Coriolis, tous ses appareils de la volonté, tout ce qui tient debout le

caractère d'un homme, cédaient peu à peu ainsi que cède la solidité d'un corps à la dissolution de cette maladie d'Egypte faisant des os quelque chose de mou qu'on peut nouer comme une corde.

Certaines opérations chirurgicales.

Il avait entendu dire : qu'en Nubie on pratique une opération retranchant à la femme *les organes de la jouissance*, et que grâce aux bienfaits de cette opération une prostituée pouvait se livrer à son métier sans aucune fatigue et conservait ainsi très longtemps dans leur fraîcheur le charme de sa jeunesse.

Nous pensons qu'il est ici question de la *clitoridectomie*, de (*κλειτοριδος* et *εκτομη* ablation).

Un peu de gynécologie.

MALADIES DE MATRICE. Quelle serait la cause de ces maladies si nombreuses ?

Onimus aurait affirmé qu'une partie des maladies de matrice des femmes viendrait de la brutalité du viol accompli par le mari dans la huitaine du mariage.

Un de nos maîtres, chirurgien réputé, appelait ces métrites conjugales traumatiques, les métrites *par balistique*.

Enfin, nous avons réuni quelques passages ayant trait à la MÉDECINE LÉGALE.

Voici l'observation d'une noyée :

« ... Mais à demi-noyée, elle ne perdait pas toute connaissance ; à un moment, elle avait parfaitement le sentiment que sa tête cognait contre un cable tendu et que ses cheveux dénoués se repandaient autour d'elle, et quand elle entendit un chien sauter dans l'eau de la Verberie, elle éprouvait l'appréhension anxieuse qu'il ne l'empoignât par un endroit ridicule.

Plus loin :

Le récit humoristique d'une pendaison à Londres.

La pédérastie elle-même est effleurée :

Puis l'on parle de *Pédérastiz* et d'un certain pédéraste, se faisant 1800 francs dans la saison des bals masqués, pédéraste qui a trouvé le moyen de se faire de la fausse gorge avec du mou de veau, qu'il fait bouillir et taille en forme de têtou.

Voici la description de plaies par armes à feu :

Un garde national est apporté blessé. La blessure est intéressante. C'est un bouton d'obus, un morceau de fonte gros comme une pièce de quarante sous, qui est entré à la tête du fémur, est descendu le long de la cuisse, a contourné le mollet et s'est logé près de la cheville. Il agonise au bout de trois jours.

Plus loin :

Un jeune garde national meurt d'une blessure presque imperceptible à la poitrine, mais qu'on suppose avoir amené les plus graves désordres à l'intérieur. Il y a une grande curiosité chez les médecins pour étudier ce cas.

Nous pourrions encore citer mille autres cas pathologiques, mille façons de les traiter par l'électrothérapie, l'héliothérapie, la kinésithérapie, la suralimentation, l'hydrothérapie ; et quelques faits étranges. Nous avons préféré faire un choix.

Nous devons remarquer que, par cette observation intense des moindres choses et ce devoir qu'ils s'étaient imposés de les noter avec une extrême précision, les Goncourt arrivèrent à façonner d'un rien, un trait de plume, un semblant d'ébauche, des esquisses frappantes de réalité.

Témoin celle d'une femme enceinte :

Juliette est flanquée de sa sœur, une petite, maigriotte, enceinte, à l'apparence d'une araignée au gros ventre.

D'une sage-femme :

La portière de l'existence humaine.

Un type de danseuse :

Grande femme échevelée, l'air poitrinaire et fou, qui faisait tourner indéfiniment sous vos regards... le visage d'une convalescente.

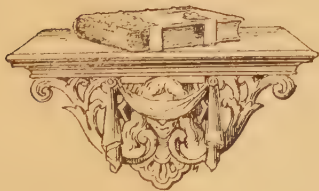
Les célébrateurs du nu des vieilles civilisations athlétiques et gymnastiques :

En général, cagneux universitaires, au pauvre et étroit torse enfermé dans un gilet de flanelle.

Un scoliotique :

Le monsieur à l'arabesque fantastique dont la colonne vertébrale forme un S.

Aussi rendons-nous hommage à l'honnêteté médicale d'Edmond et Jules de Goncourt, qui ne cherchèrent pas, comme la plupart des romanciers, à émerveiller les lecteurs par des fatras d'érudition puisés dans des livres de médecine ou même à idéaliser cet art, mais à exprimer d'une façon réellement saisissante ce qu'ils avaient éprouvé en voyant la misère de leurs semblables.



CHAPITRE V

NÉVROSES

« Les premiers nous avons été les écrivains
« des nerfs. »

Edmond et Jules de GONCOURT.

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne,
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffoquant
Et blessé quand
Sonne l'heure
Je me souviens
Des jours anciens
Et je pleure.

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
De-çà, de-là,
Pareil à la
Feuille morte.

VERLAINE.



AVANT de clore cette thèse il nous a paru nécessaire d'ajouter quelques mots sur la *névrose* (?) des GONCOURT.

L'on a prétendu que cette névrose était de commande, une névrose d'écrivain voulant se donner un genre !

Nous, qui avons lu l'œuvre entière, nous nous sommes fait à ce sujet une opinion très nette.

Si quelques passages, comme celui-ci, paraissent exagérés,

*Je suis triste et j'entends sur le marbre de la servante du salon
tomber une à une avec un bruit mou et floche — une chute à
voix basse — les feuilles d'un gros bouquet de pivoines...*

ils semblent expliqués par

*Cet espèce de travail que l'on fait sur soi, sur ses sensations,
sur les mouvements de son cœur, cette autopsie perpétuelle et
journalière de son être et qui arrive à découvrir les fibres les
plus délicates, à les faire jouer de la façon la plus tressillante.*

Il est certain que cet état d'hyperacuité ne se trouve d'ordinaire que chez les « amants de la drogue ».

Un de nos amis, Octave Moreau (1), dont la fumerie fut placée à dessein dans un des coins les plus retirés d'un

(1) Pseudonyme d'un étudiant en droit, auteur de *Nuits d'Opium*.

troisième, nous contait que sous les effets de l'opium, le moindre pas frôlant le trottoir, la clef la plus doucement introduite dans la serrure d'une maison voisine, le passage d'un chat sur les gouttières d'en face lui martelaient douloureusement les nerfs.

Lui aussi entendait très distinctement s'effeuiller les roses sur sa console.

Nous n'insisterons pas sur la névrose de Jules, mort emporté par un ictus apoplectique au cours de paralysie générale marquée par des modifications de l'émotivité et du caractère et par des phénomènes de neurasthénie.

Pour Edmond DE GONCOURT, l'observation que nous avons publiée dans notre deuxième chapitre nous semble précise. Nous retrouvons dans certains passages du *Journal* des assertions comme celles-ci :

— *En me découvrant une nature de femme très nerveuse, sujette à de fréquentes névralgies.*

— Le trouble, l'étourdissement, une espèce d'épouvante, voilà ce qu'aujourd'hui les foules produisent sur mon pauvre être nerveux.

— Nos livres sont écrits avec nos nerfs et nos souffrances, en sorte que chez nous chaque volume a été une déperdition nerveuse, une dépense de sensibilité, en même temps que de pensée, etc., etc.

Aussi le rangeons-nous dans la première forme des névroses connue sous le nom de *mobilité nerveuse* et de *spasmes essentiels*.

Voici le résumé que donne E. Littré de cette névrose :

Les malades ont conscience d'une sorte de malaise qui les rend tristes et moroses ; ressentent vers l'épigastre un resserrement qui imprime à leur pensée et à leur manière d'être, un aspect presque semblable à celui des gens dans l'affliction ; ne cessent de dire qu'ils sont opprimés et ne peuvent parvenir à se rendre compte de cette tristesse inexplicable. Souvent tout se borne là, et quelque distraction imprévue suffit pour les tirer de cet état de souffrance. Mais, à la moindre impression pénible, le spasme se produit, et les pleurs coulent en abondance. D'autres fois

ce sont des emportements soudains ; un mouvement, un bruit, une parole désobligeante, une contrariété, suffisent pour les faire éclater, malgré tous les efforts de la raison, malgré les intentions les mieux arrêtées de se tenir sur ses gardes. La plupart sont tourmentés d'un besoin impérieux d'émotions, quelquefois tels, qu'on a vu des femmes entourées des plus tendres affections, s'administrer des médicaments dangereux, s'imposer un régime nuisible, se livrer à des exercices funestes, courir les chances d'une grave maladie, afin d'appeler sur elle une attention plus inquiète. Parfois un organisme musculaire infatigable, porte irrésistiblement les femmes à se mouvoir, à marcher en leur donnant le sentiment d'une force invincible et du besoin pressant de se livrer à des exercices pénibles, exaltation musculaire qui dure peu.

« Ecorchés moraux et sensitifs » artistes, *convaincus, tourmentés et malades de leur art*, toujours en route vers le vrai, luttant contre tout, se raidissant contre leurs souffrances, les GONCOURT doivent leur talent et les pages les plus émouvantes de leur œuvre à leur état continuels de névrose.

* * *

Nous arrêtons là notre travail. Nous l'avons fait, non par corvée mais par plaisir, heureux si nous avons un peu contribué à ramener l'attention sur une œuvre par trop méconnue. Nous avons retranché de ces modestes feuillets, l'observation de *Germinie Lacerteux*, la *Visite à la Charité*, qui furent déjà publiées page 99 et 133 dans le travail remarquable du Docteur André Demelle : *La pathologie documentaire dans le roman* ; l'observation de la *Paralysie générale* d'Edmond DE GONCOURT que l'on peut trouver aux pages 453, 454 et 455 de l'ouvrage du Docteur Segalen : *L'observation médicale chez les écrivains naturalistes*, et qui fut du reste résumée par le Docteur Paul Voivenel.

Il nous reste à remercier nos Maîtres de la Faculté de Montpellier de l'amabilité avec laquelle ils nous ont toujours accueilli.

Nous sommes heureux d'avoir fait nos études médicales dans la vieille Faculté dont la renommée s'étend dans le monde entier, et qui fut le berceau de nos plus grandes gloires médicales.





GONCOURTS

CHAPITRE PREMIER. — Par l'excitation des centres d'*association* et de *projection*, les poisons *névrossthéniques* (alcool, tabac, opium, cocaïne, morphine, éther, haschich) etc., etc.; et les rapports sexuels ont puissamment contribué à enrichir la littérature.

Les GONCOURT, le plus jeune surtout, par l'abus qu'ils firent des *fumeries*, des repas fins, de l'alcool et des femmes, augmentèrent leur acuité sensorielle et firent une œuvre remarquable.

CHAPITRE II. — Grâce aux nombreux Praticiens et Internes qu'ils fréquentèrent, et qui leur facilitèrent l'accès des hôpitaux et l'étude des malades; grâce aux livres de médecine qu'ils feuilletèrent et à leur auto-observation, EDMOND ET JULES arrivèrent à écrire des observations d'une précision et d'un fini extraordinaire. C'est ainsi que, vingt ans avant LANDOUZY, ils publièrent le tableau clinique de la *pleurésie phtisigène* dans *Germinie Lacerteux*. Leurs erreurs sont rares. A part l'observation de Gautruche où ils nous dépeignent comme symptomati-

que d'une *hépatopathie alcoolique* le tableau de la *colique hépatique* ; leur étude de l'hystérie mystique de Madame Gervaisais, de l'alcoolisme de Barnier, de la paralysie générale de Charles Demailly, l'hypertrophie du cœur de Renée Mauperin, l'encéphaloïde lardacé du sein droit qu'ils diagnostiquent dans Sœur Philomène, etc., etc. est parfaitement exacte.

CHAPITRE III. — De grandes analogies existent entre l'œuvre Impressionniste de MANET et de son école, et le Naturalisme des GONCOURT ; nés tous deux d'un état sensitif particulier, et rompant avec les traditions classiques déjà dédaignées par les Romantiques. Les Insuccès joints aux chagrins, veilles, et aux excès précités hâtèrent la mort d'un MANET ataxique et d'un JULES DE GONCOURT paralytique général.

Les GONCOURT trouvèrent dans l'étalage de la misère physiologique de leurs contemporains un adoucissement à leurs propres maladies, et au mauvais vouloir de la critique.

CHAPITRE IV. — Les GONCOURT ont écrit de véritables chapitres de Pathologie. Ils ont fait de la médecine le chevron de leur œuvre. Il n'est pas une maladie courante qu'ils n'aient au moins effleurée. Mais ils ne cherchèrent pas comme la plupart des Romanciers à étonner le public par un fatras d'érudition médicale, puisée dans les divers traités, ou même à *idéaler* cet art : ils écrivirent leurs sensations telles qu'ils les avaient éprouvées et nous rendons hommage à leur HONNÊTETÉ MÉDICALE.

CHAPITRE V. — La névrose des GONCOURT n'est-elle

pas, comme on l'a prétendu, une névrose de commande affectée par certains littérateurs ? Nous ne le croyons pas. Artistes convaincus et tourmentés, malades de leur art, ils avouent eux-mêmes que leur talent *n'existe qu'à la condition de cet état nerveux.*





BIBLIOGRAPHIE

I

*Œuvres où collaborèrent Edmond
et Jules de Goncourt*

En 18. ., 1 vol

*Histoire de la Société Française
pendant la Révolution et sous le
Directoire (1854-55), 2 vol.*

*Portraits intimes du XVIII^e siècle
(1856-58), 2 vol.*

*Sophie Arnould d'après sa corres-
pondance et ses mémoires inédits
(1857).*

Histoire de Marie-Antoinette (1858).

*Les Maîtresses de Louis XV (1860),
2 vol.; réimprimé en 1878 sous
les titres de La Du Barry; La
Pompadour; La Duchesse de
Châteauroux et ses sœurs.*

La femme au XVIII^e siècle (1862).

*Les actrices au XVIII^e siècle, Mme
Saint-Huberty; Mlle Clairon
(1885-1890), 2 vol.; La Guimard.*

*L'art au XVIII^e siècle (1874), 2
vol.*

Les hommes de lettres (1860).

Le salon de 1852 (1852).

Les mystères des théâtres (1853).

La Lorette (1853).

La Révolution dans les mœurs (1854).

*La peinture à l'exposition univer-
selle (1855).*

Les actrices (1856).

Une voiture de masque (1856).

*Quelques créatures de ce temps
(1856).*

*Les hommes de lettres (1869), vie
imprimée sous le titre de Charles
Demailly.*

Sœur Philomène (1861).

Kenée Mauperin (1864).

Germinie Lacerteux (1865).

Manette Salomon (1867), 2 vol.

Madame Gervaisais (1869).

Idées et Sensations (1866).

*La fille Elisa, notes des deux frè-
res (1878).*

Frères Zemganno (1879).

La Faustine (1882).

Chérie (1884).

Gavarni l'homme et l'artiste (1879).

Pages retrouvées (1886).

*Journal des Goncourt, tome I, II
III, IV, V, VI, VII, VIII
IX.*

II

Œuvres où aucune des notes laissées par Jules de Goncourt ne furent utilisées par Edmond

Œuvre de Walleau (1876).

Œuvre de Prudhon (1877).

La Maison d'un artiste (1881),
2 vol.

Outamaro (1891).

La Patrie en danger, refusé à la
Comédie Française sous le titre
de *Mlle La Rochedragon*.

A bas le Progrès, comédie politi-
que en un acte.

Lettres.

III

*Articles et ouvrages parus sur les
frères de Goncourt*

BARBEY D'AUREVILLY (Jules). *Les
Œuvres et les Hommes*, 4^{me} par-
tie), *Les Romanciers contempo-
rains* p. 189-201. Amyot, édit
(1865).

BOURGET (Paul). *Nouveaux essais
de psychologie contemporaine*,
MM. de Goncourt, p. 135-198.
Lemerre, édit. (1886).

CABANÈS (D^r Henri). 1896. *La
documentation médicale dans le
roman des Goncourt*, p. 450 ;
*Une visite à la Charité par E.
et J. de Goncourt*, p. 464 ; *La
dernière maladie de J. de Gon-
court*, p. 464 ; *Comment est mort
J. de Goncourt*, p. 471. — 1898.

*Les derniers moments d'Edm.
de Goncourt*, p. 18. — 1901. *Une
victoire de la neurasthénie Jules
de Goncourt*, pp. 625, 698, 759.
— 1903 15 décembre. *Les Gon-
court et le professeur Landouzy*.
— 1908. *Les maladies de cœur
dans les romans des Goncourt*,
p. 123.

DAUDET (Mme Alphonse). *Souve-
nir autour d'un groupe littéraire*,
pp. 7, 20, 41, 46, 53-59, 61, 62,
73, 89, 94, 95, 106, 109-112,
114-117, 120, 125, 137, 142,
143, 146, 147, 149-153, 160,
201, 202, 208, 212-217, 248,
256. Fasquelle, éditeur (1910).

DELZANT (Alidor). *Les Goncourt*.
Charpentier, éditeur (1889).

DESPREZ (Louis). *L'évolution natu-
raliste. Les Goncourt*, p. 67-118.
Paris, Tresse, édit. (1884).

DOUMIC (René). *Portraits d'écri-
vains, E. et G. de Goncourt*,
p. 167-213. Paris, Delaplane,
éditeur.

EVEN (D^r Pierre-Yves). *Etude
médicale sur Edmond et Jules
de Goncourt et leurs premiers ro-
mans*. Bibliothèque coopérative,
édit., Paris.

FRANCE (Anatole). *La vie littéraire*,
p. 84-94. Calmann-Lévy, édit.,
Paris (1888).

HURET (Jules). *Enquête sur l'évo-
lution littéraire. Conversations
avec MM. Renan, de Goncourt*.
Charpentier, édit. (1891).

- LEMAITRE *Les contemporains*, p. 37-90, Lecène et Oudin, édit., Paris.
- MERLET (G.). *Hommes, livres et causeries morales et littéraires*, p. 81-96, 97-114. Didier et Cie, édit., Paris (1869).
- SAINTE BEUVE. *Nouveaux Lundis*. Michel Lévy, édit., Paris (1866).
- ZOLA (Emile). *Les Romanciers naturalistes*, p. 223-233. Charpentier, édit. Paris.

IV

Ouvrages d'art et de littérature

- ALEXANDRE (Arsène). *Histoire populaire de la peinture, Ecole Française*. Laurens, édit., Paris.
- BAUDELAIRE. — *Les Paradis artificiels*.
- BENOIT (F.), BOUCHET (H.), BOUGER (R.), DIECKL (Ch.), DESHAIRS (L.), DURET (Th.), GILLET (L.), MARCEL (H.), MARCEL (P.), ROSENTHAL (L.), SARRADIN (E.), SAUNIER (Ch.), *Histoire du paysage en France ; L'Ecole d'art*. Laurens, édit., Paris.
- BONNETAIN (P.). *L'Opium*, Charpentier et Cie édit.
- FLEURY (DE). *Introduction à la médecine de l'esprit*, Alcan, 1893.
- HUYSMANS (J.-K.). *En rade ; A Rebours*. Stock, édit.

FLAUBERT. *Madame Bovary ; Salambo*.

LEMONNIER (Camille). *L'hystérique*.

MAUPASSANT. *Le Horla*.

RICHEPIN. *Flamboche ; Madame André*.

RICHER (D^r Paul). *L'Art et la Médecine*.

TAINE. *Essais de critique et d'histoire*.

ZOLA. *La Débâcle ; La Joie de vivre ; Nouvelle campagne ; Le roman expérimental ; Les romanciers naturalistes ; Correspondance, tome I et II*.

V

Ouvrages médicaux

- DEMELE (D^r André). *La pathologie documentaire dans le roman* (Thèse, Montpellier, 1908).
- DUCAMP (D^r-professeur à la Faculté de Montpellier). *L'idée médicale dans le roman naturaliste*. Discours d'inauguration de l'Université de Montpellier, prononcé le 5 décembre 1896 (Le Nouveau Montpellier-Médical, 1897, p. 21).
- GRASSET (D^r-professeur à la Faculté de Montpellier). *Traité élémentaire de physio-pathologie clinique*, p. 16 ; *Traité des maladies du système nerveux, demi-fous et demi-responsables*.

PETIT (D^r Georges). *Etude médico-psychologique sur Edgar Poe*.

Thèse de Lyon, 1905.

VIRÉS (D^r-professeur). *Des progrès de la Neuropathologie, leçon d'ouverture*.

VOIVENEL (D^r Paul). *Littérature et folie* Thèse, Toulouse, 1908.

Le Dictionnaire d'encyclopédie des Sciences médicales.

GRASSET et RAUZIER. *Traité des maladies du système nerveux*.

NORDAU (Max). *Dégénérescence*.

Alcan, édit., Paris, 1900 ; *Psycho-physiologie du génie et du talent*. Alcan, édit., Paris, 1900.

Vu et permis d'imprimer :

Montpellier, le 20 mai 1910.

Pour le Recteur,

Le Vice-Président du Conseil d'Université,

Léon G. PÉLISSIER.

Vu et approuvé :

Montpellier, le 20 mai 1910.

Le Doyen,

MAIRET.

SERMENT

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes chers condisciples, et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Être suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe ; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses ! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque !
